

# Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris

Société franco japonaise de Paris. Auteur du texte. Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris. 1906-12.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

V

# BULLETIN

de la

# Société Franco-Japonaise

## DE PARIS

DOX.  
11.

Fondée le 16 septembre 1900

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

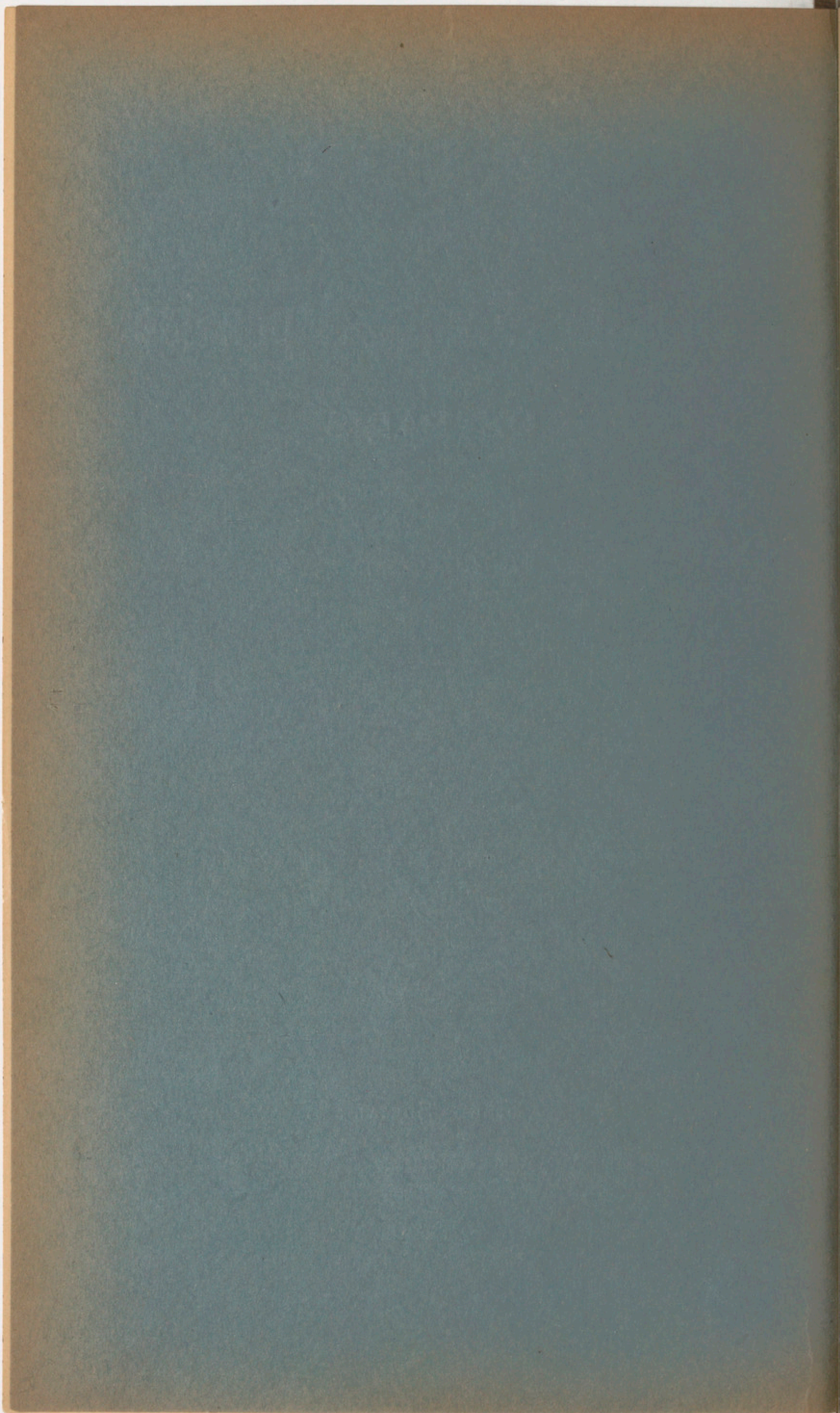
HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 28, Rue Serpente

PARIS

—  
1906

40<sup>o</sup>.0  
623

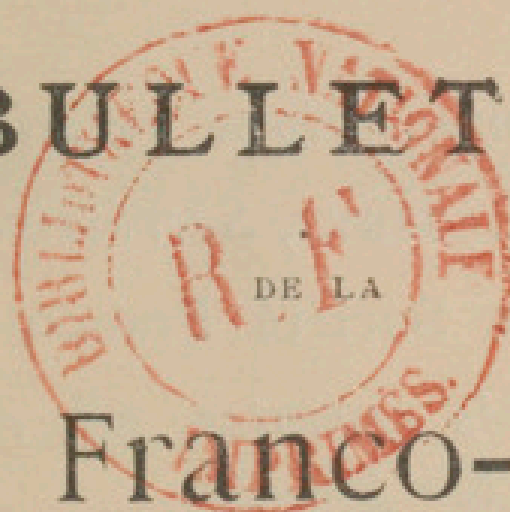






Décembre 1906. N° 5.

BULLETIN



Société Franco-Japonaise

DE PARIS

O<sup>2</sup>o

623

*Adresser les communications relatives au Bulletin  
à M. FÉLIX RÉGAMEY, Secrétaire général  
au Siège social de la Société Franco-Japonaise de Paris  
Hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente.*



# BULLETIN

de la

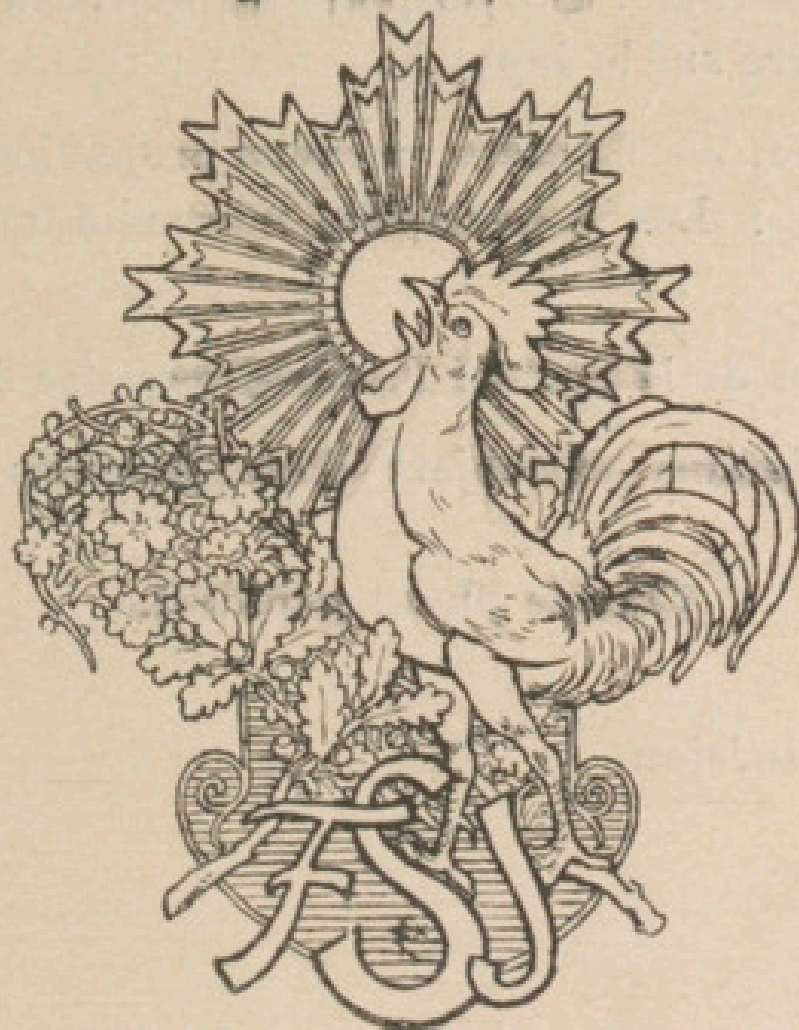
## Société Franco-Japonaise



DE PARIS

Fondée le 16 septembre 1900

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 28, Rue Serpente

PARIS

—  
1906



## INDEX

---

**T. HAYASHI.** . . . . . R. KŒCHLIN.  
(Photographie d'après nature).

**Le 14 juillet au Japon.**  
(Photographie d'après nature).

### Réunions de l'année

16 juin. — Déjeuner offert à M. le Commandant Comte Hishamatsou.

29 Octobre. — Dîner offert à S. A. I. le Prince Nashimoto.

20 Novembre. — Lecture de M<sup>me</sup>. BONS D'ANTY : Descente du Yangtsé. — Retour par le Japon et le Transsibérien.

4 Décembre. — Deux lectures :  
M. le D<sup>r</sup> MENÈ : Aperçu sommaire sur les laques du Japon.  
(Onze photographies).

M. FÉLIX RÉGAMEY : Un chapitre du nouveau livre du M<sup>is</sup> de la Mazelière sur le Japon.

18 Décembre. — Conférence avec projections. M. de Lucy FOSSARIEU : Les monuments commémoratifs français au Japon.

Souscriptions de la Société Franco-Japonaise de Paris.

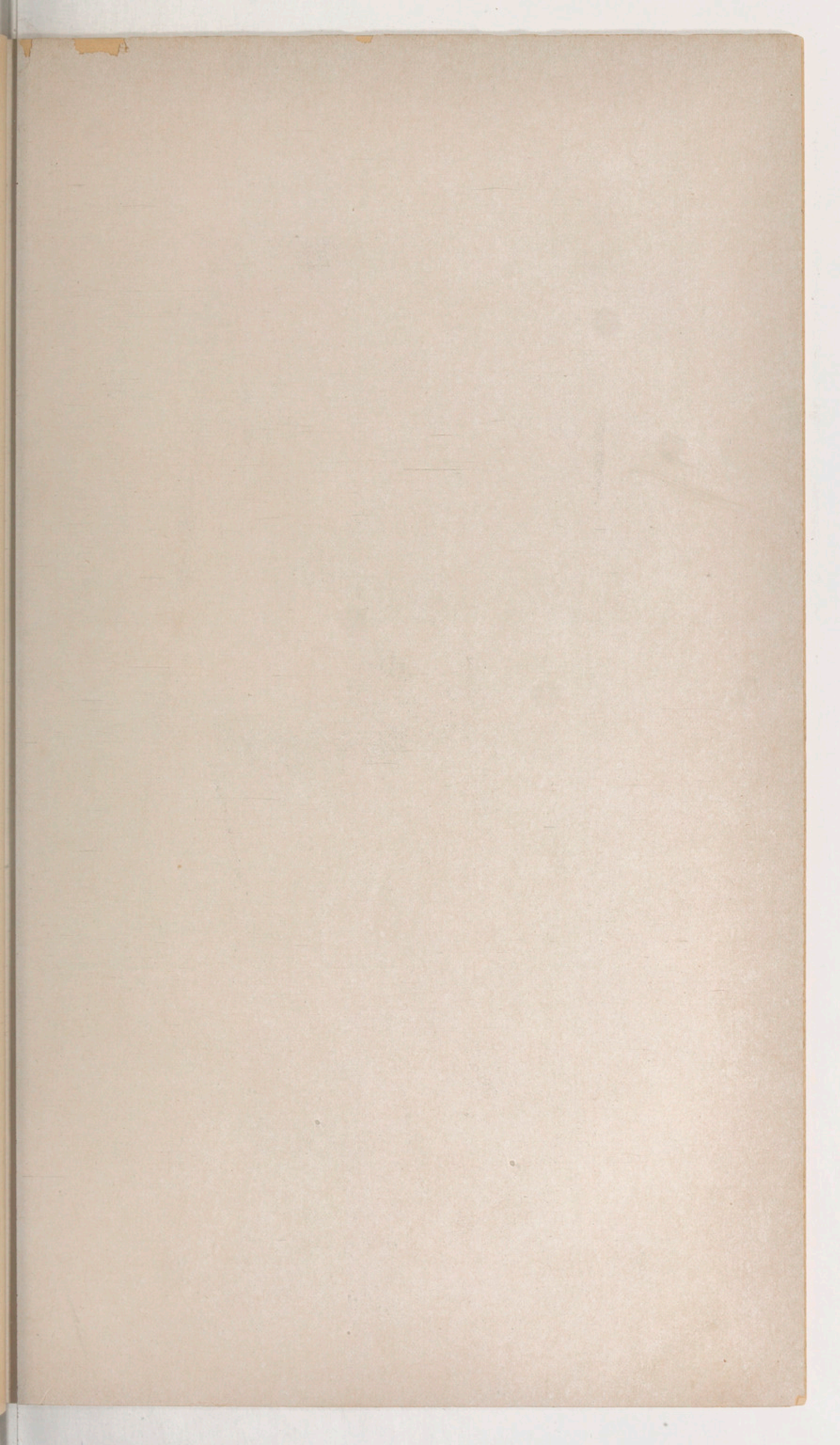
Quelques dessins et objets d'art Japonais avec leur prix de vente.

(Treize photographies).

Avis divers

Bulletin d'adhésion.

---







Votre très dévoué  
I. Hayashi



### T. Hayashi.

---

M. Tadamasa Hayashi, membre d'honneur de la Société franco-japonaise, est mort à Tokio, au cours de cet été ; il n'était âgé que de 52 ans. Ses amis qui l'avaient vu quitter la France, il y a dix-huit mois à peine, en pleine santé, ont été douloureusement surpris de cette fin prématurée ; il convient que l'un d'eux lui rende hommage ici au nom de tous et rappelle quel homme il fut et quelle reconnaissance lui doivent ceux qui ont en France le culte de l'art du Japon.

C'est en 1878 que Hayashi était arrivé à Paris, au moment de l'Exposition Universelle, amené par Wakaï, l'un des organisateurs de la section rétrospective japonaise. Cette exposition de 1878 offrait au grand public européen la première révélation de l'art japonais ; quelques amateurs avaient su dès auparavant en goûter le charme, les Goncourt et les Burty notamment, auxquels les Bing et les Siehel fournissaient depuis l'ouverture du Japon aux étrangers, les délicats chefs-d'œuvre où leur goût raffiné se plaisait, mais jamais ensemble aussi complet de toutes les productions de l'ancien Japon n'avait été montré à l'Europe, et l'admiration fut unanime pour les merveilles qui s'offraient. Hayashi, tout jeune homme alors, était pour Wakaï à la fois un interprète et un vendeur ; il ne semble pas qu'il eût fait dans son pays de fortes études d'art, mais la nécessité de gagner sa vie et de soutenir sa famille l'avait amené à exercer l'un après l'autre divers métiers, celui d'imprimeur entre autres, où il avait acquis bien des notions précieuses et, son goût naturel aidant, éduqué aussi par un patron qui passait au Japon pour l'un des experts les plus compétents, il s'était trouvé bientôt à même de rendre

de tout autres services que ceux qu'on avait d'abord attendus de lui. Les amateurs, charmés de son intelligence, n'avaient pas tardé à lui demander des conseils et, satisfaits de les avoir suivis, ils avaient noué avec le jeune commis des relations véritablement amicales; les japonisants l'apprécièrent, ceux de France comme ceux d'Angleterre et des Etats-Unis qui avaient eu affaire à lui pendant l'Exposition, si bien que, le pavillon du Champ de Mars fermé, il fut chargé de liquider le stock qui n'avait pas été vendu, et c'est ainsi qu'il s'installa à Paris, dans ce petit appartement de la rue d'Hauteville que n'ont pas oublié tous ceux qui l'y ont visité.

Son établissement n'y devait être que passager : le temps d'écouler les marchandises demeurées en souffrance, et pourtant il dura quelque dix ans. Les relations, on peut dire les amitiés qu'il avait nouées à l'Exposition, le suivirent en effet dans son nouveau local; son stock épuisé, il en fallut faire venir un autre et, peu à peu, des arrivages réguliers se succédèrent, que Wakaï dirigeait au Japon, et qui répondaient à peine à l'avidité des amateurs. C'est que le champ du Japon s'était singulièrement agrandi à Paris; grâce aux efforts de Bing, dont le beau magasin de la rue de Provence, toujours abondamment fourni, formait comme une exposition permanente d'objets choisis avec un goût singulièrement délicat; les quelques fervents d'autrefois étaient devenus légion, et le Japon, trop occupé de politique et de sa réorganisation intérieure pour avoir l'œil sur ses trésors artistiques, expédiait à l'Europe par cargaisons les chefs-d'œuvre anciens négligés depuis les dernières révolutions. Sans doute, dans ces innombrables ballots dont les bazars eux-mêmes recevaient leur part, à côté du bon, il y avait du médiocre et du pire et peut-être la mode, qui était toute au Japon, ne distinguait-elle que malaisément entre les qualités, prenant tout au hasard et admirant de confiance. Il semble que l'un des grands mérites de Hayashi fut de contribuer, en ce moment de vogue trop confiante, à former le goût des amateurs qui l'entouraient et à l'éclairer. Depuis son arrivée à Paris, il avait beaucoup travaillé; il n'avait pas reçu du Japon seulement des œuvres d'art, mais aussi des livres; il s'était formé peu à peu une bibliothèque de travail très complète, l'avait lue et y avait puisé une connaissance théorique de l'art de son pays qui formait le complément nécessaire de l'expérience et de la pratique qu'il en possédait déjà. Ses conseils en devinrent plus assurés et, quand M. Louis Gonse, l'un des amateurs qui avait le premier distingué sa valeur, écrivit son *Art Japonais* (1883), Hayashi fut heureux de l'aider à débrouiller tant de problèmes jusque là insoupçonnés et à faire entrer dans l'histoire scientifique un art que l'Europe n'avait considéré encore, faute de renseignements précis, que comme un amusement pour l'œil et une distraction d'amateurs blasés.

Cependant la nécessité de régler diverses affaires le rappelait au



Japon, et surtout les conditions nouvelles où il se trouvait à l'égard de son ancien patron. Wakaï, témoin des succès de son commis, l'avait bientôt associé à son commerce, mais une crise s'était produite dans la vie du vieil expert et Hayashi devint enfin son propre maître. Il profita de son séjour dans son pays pour faire une ample provision de chefs-d'œuvre. Wakaï lui avait cédé bien des merveilles ; Hayashi en acquit encore davantage et au cours d'expéditions dans les districts les plus lointains, il sut découvrir et s'approprier des trésors, dont souvent les propriétaires, tout entiers à la réaction en faveur du goût européen qui prévalait alors, se rappelaient mal la valeur. Il racontait volontiers plus tard, avoir ramassé dans des hangars, au milieu de bois à brûler, de vénérables statues que des bonzes ignorants avaient négligées et peut-être expulsées de leurs temples ; les grands seigneurs aussi n'hésitaient pas parfois à lui céder certains de leurs souvenirs de famille, contraints à s'en défaire par les ruines qu'avait amenées la révolution, sans compter les occasions qui s'offraient naturellement à un œil exercé, après les bouleversements et les pillages de dix ans de la plus atroce guerre civile. Tout cela, kakémonos, statues, laques, bronzes, céramiques, Hayashi, ou l'envoya en Europe ou le mit dans des réserves qu'il se constituait peu à peu, sachant bien que si le Japon ne comprenait plus certains de ses chefs-d'œuvre, l'Europe n'était pas encore en état de les goûter. L'éducation des amateurs, qu'avec Bing il avait commencée, n'était pas achevée en effet ; ce qu'ils avaient aimé d'abord dans l'art japonais, c'était le joli et le précieux ; le xviii<sup>e</sup> siècle, si semblable au Japon à ce qu'il fut en France, les avait séduits surtout, et à peu d'exceptions près, ils hésitaient à s'aventurer plus haut, dans un art plus fort et plus éloigné de celui dont ils avaient l'habitude. Aussi bien, ce que Hayashi rapporta surtout de son voyage, ce fut une cargaison d'estampes en couleurs, de ces exquises estampes des Outamaro et des Kigonaga que le public français commençait à connaître et sur lesquelles les amateurs se précipitaient avec une ardeur passionnée.

Le Japon lettré n'avait jamais tenu en honneur ces feuilles volantes faites pour les petites gens ; il les méprisait, tant à cause de leur origine populaire que pour leur dessin en dehors des règles consacrées et pour les sujets, empruntés d'ordinaire à la vie des courtisanes ; aucune collection n'en avait été formée parmi les gens d'un certain rang, elles demeuraient collées aux paravents dans les maisons des pauvres ou enfermées dans des albums où se distrayaient seuls les femmes et les enfants. Les marchands européens qui pénétrèrent au Japon après l'ouverture ne les connurent ou ne les remarquèrent point, ils n'en envoyèrent pas avec les laques ou les bronzes qu'ils recueillirent et les organisateurs de l'Exposition rétrospective de 1878 n'eurent pas l'idée de les y faire figurer. Ce n'est que plusieurs années après que les



premières feuilles vinrent en Europe et M. Théodore Duret, qui pourtant avait parcouru le Japon et savait regarder, raconte son enthousiasme à la vue du premier Kigonaga qu'il aperçut par hasard dans un ballot aux docks de Londres. Cet enthousiasme fut communicatif, chaque amateur voulut avoir sa collection d'estampes et il fallut les satisfaire. Comme nul n'y faisait attention au Japon, Hayashi, et Bing à côté de lui, s'y purent approvisionner aisément, si bien qu'en peu d'années, grâce au rabattage le plus savamment organisé, le pays se trouva presque vidé d'estampes en couleurs, toutes ou presque toutes ayant passé à l'étranger. Hayashi en rapporta des milliers, il en reçut sans cesse et, durant des années, il sembla que seule l'estampe représentait pour les amateurs l'art japonais, tant ils les désirèrent et les amassèrent dans leurs portefeuilles, à l'exclusion de tous autres objets.

Ce furent assurément les plus beaux moments ou mieux les plus prospères du commerce de la curiosité japonaise en France. Hayashi dut faire venir de son pays pour l'aider, d'abord l'un de ses frères, Haghiwara, un autre ensuite, Nagasaki, ce dernier jadis médecin connu et à qui une maladie cruelle avait interdit l'exercice de son art. Lui-même rentrait souvent au Japon pour s'approvisionner, ou stimuler le zèle de ceux qui remplissaient ses magasins, et son retour en France était toujours accueilli avec joie par les amateurs : quelles merveilles inconnues allait-il leur rapporter ? Il savait, en effet, penser à chacun : connaissant exactement le goût des uns et des autres, il donnait la première vue des Outamaros qu'il avait découverts à ceux que charmaient davantage les raffinements les plus délicats, réservant les joies des primitifs à d'autres qu'il savait épris d'un art plus fort et plus grand ; car c'était toujours aux estampes que continuaient de s'attacher les collectionneurs. Et sans doute en cela il se montrait adroit commerçant et entendant bien ses affaires ; mais il y avait autre chose en lui. Amateur passionné lui aussi il aimait que ses clients admirassent comme lui ce qui lui paraissait digne de l'être ; il lui répugnait de faire tomber une belle pièce en des mains incapables de la toucher avec le respect qui lui était dû, de la livrer à un snob qui n'en faisait qu'une affaire de vanité. De là certaines préférences pour quelques-uns, qui n'étaient pas toujours les plus riches, certaines cachotteries pour d'autres et ce système de cloisons étanches établies dans son nouvel appartement de la rue de la Victoire, où deux amateurs ne se rencontraient jamais et où il les établissait isolément devant les objets qu'il jugeait faits pour eux. De là aussi, sa collection privée : dans sa chambre à coucher et dans des armoires secrètes, enfermées dans des boîtes dont nul ne pénétrait le mystère, il conservait pieusement certaines pièces dont il savait que seul il était à même de jouir pleinement : réserve peut être pour les mauvais



jours, mais aussi raffinement d'artiste jaloux de garder intacte la fleur de pureté des chefs-d'œuvre. Quel plaisir d'ailleurs pour lui, si un amateur particulièrement raffiné appréciait cet objet, quand par hasard il se décidait à tenter de le lui soumettre ! une vraie joie brillait alors dans ses yeux d'ordinaire plutôt impassibles, il ne se lassait pas de le commenter, de l'admirer avec une sincérité sur qui l'on ne pouvait se méprendre et le marchand était oublié de part et d'autre pour faire place au plus sensible des connaisseurs. Si la tentative au contraire échouait, jamais il ne l'oubliait et nous savons des collectionneurs heureux qui profitèrent largement des erreurs plus ou moins passagères de quelques-uns, du goût desquels Hayashi à un moment avait trop présumé.

Toutes les grandes collections d'estampes se firent chez lui ou chez Bing, dont les méthodes étaient différentes, moins insolites peut être à nos yeux d'européens, mais dont le goût n'était pas moins aiguisé : c'était une joie vraiment pour les amateurs d'avoir affaire à de tels marchands, joie rare, qu'ils n'ont guère retrouvée depuis dans d'autres branches de la curiosité orientale, et ils surent le reconnaître, car des amitiés sincères liaient les Gonse, les Vever, les Gillot, les R. Colin, les Rouart et tant d'autres avec ceux qui leur avaient procuré les joies les meilleures de leurs vies de collectionneurs. Hayashi pourtant, au milieu de cette prospérité, avait des regrets qu'il exprimait parfois à ses intimes. Certes, l'estampe japonaise était une chose exquise et digne de l'admiration, des folies même des amateurs, mais, en véritable japonais qu'il demeurait, cette admiration lui semblait trop exclusive, exagérée au prix d'autres merveilles sur lesquelles on se refusait à jeter les yeux. Il ne le cachait pas, à ces dîners qui réunissaient tous les mois les Amis de l'Art japonais et où on causait librement de sujets également chers à tous les convives ; il y parlait volontiers estampes, et, se souvenant qu'il avait été imprimeur, donnait souvent de ces renseignements techniques précis dont chacun appréciait l'utilité ; une fois même, en sortant d'un de ces dîners, il ramena tous les convives chez lui, et, entre deux tasses de saké, leur fit les honneurs de ces extraordinaires séries de primitifs qu'il avait acquises de Wakaï, ces grandes pièces coloriées à la main admirables entre toutes, que l'on soupçonnait à peine et dont il fit défiler d'incomparables exemplaires devant leur admiration subitement muette. Et pourtant, il avait regret de ce qu'il tenait pour un parti-pris et pour une injustice. Aussi quand on le sortait des estampes, c'était pour lui une fête ; il tirait alors de ses réserves des pièces scrupuleusement cachées jusque là, et l'on sait quelles laques et quelles peintures il céda à M. Vever, quelles gardes de sabre à M. Gonse, quelles céramiques à M. R. Colin.



Les collectionneurs parisiens suivaient volontiers ses avis dont ils avaient reconnu la sagesse et la rare loyauté, et il fut pour beaucoup dans la formation de ces ensembles, peu à peu dispersés, hélas, mais dont on n'aurait trouvé alors l'équivalent nulle part en Europe : si Paris fut un précurseur en matière de Japonisme, c'est à Hayashi et à Bing qu'il le dû. Et pourtant le japonais profondément patriote qu'était Hayashi ne jugeait pas encore que les amateurs rendissent pleine justice à l'art de son pays ; ils s'attardaient plus volontiers aux aimables produits des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles et rares étaient ceux qui remontaient au-delà vers les périodes d'un style plus vigoureux ; au moment de la vente Goncourt même, triomphe de ce Japon un peu bien mièvre, nous le vîmes parfois sortir de sa naturelle réserve et s'irriter des prix excessifs atteints par des objets indignes, à son gré, de la faveur de véritables connaisseurs. Mais il était aisé de lui répondre que cet art archaïque qu'il estimait entre tous, nul ne le connaissait en dehors du Japon et que bien peu d'exemplaires en avaient pu passer sous les yeux même les mieux faits pour l'accueillir. Aussi quand il fut question de l'Exposition de 1900 et que le gouvernement impérial eût décidé d'y participer d'une façon éclatante et digne de la situation que le Japon prétendait tenir dorénavant dans le monde, le rêve de Hayashi devint dès lors l'organisation d'une grandiose exposition rétrospective où enfin son pays serait jugé à sa valeur.

Il n'était sans doute pas question encore, quand ce rêve se présenta à son imagination, qu'il put être chargé lui-même de le réaliser en tant que commissaire général. Le commissariat général d'une exposition universelle est un poste singulièrement envié et que bien des pays réservent soit à leurs plus grands personnages politiques, soit à leurs princes du sang, et en effet c'est à un prince du sang que l'on avait pensé d'abord à Tokio pour représenter le Japon ; mais le rêve de Hayashi s'était peu à peu précisé dans son esprit, il avait au Japon des amis puissants, le marquis Ito entre autres, l'un des hommes les plus remarquables et les plus justement écoutés du Japon contemporain ; s'ouvrit-il à lui ? On peut le croire : le marquis Ito avait l'habitude des hommes, il savait qu'en Hayashi, à côté du chercheur au goût délicat, veillait un homme d'affaires aux vues larges et d'une singulière activité, que nul mieux que lui ne connaissait le marché français et n'était capable de rendre à son pays les services dévoués qu'on attendait. L'homme d'État se mit en campagne ; il sut convaincre ceux qui croyaient que la nomination d'un simple marchand à un poste aussi élevé et presque diplomatique semblerait injurieuse à la France, il fit taire certaines jalousies, et la nomination fut signée de l'Empereur : la seule condition qu'y mit la cour fut la promesse que dorénavant Hayashi cesserait d'exercer son commerce. Il s'y conforma et passa la main à ses frères Haghiwara et Nagasaki.

On se souvient de l'éclat merveilleux que Hayashi, grâce à un travail



inlassable, sut donner en 1900 à la section japonaise : les visiteurs les moins attentifs durent admirer ces soieries, ces broderies, ces bronzes et ces porcelaines qui, élégamment présentés dans des locaux aménagés avec un goût à la fois sérieux et aimable, donnaient une si juste idée de l'habileté technique et de la grâce d'imagination qui survivait au Japon à toutes les révolutions de la politique et de la mode. La section japonaise fut un des succès de l'exposition, mais c'est surtout le pavillon Impérial du Trocadéro qui attira l'attention des amateurs, cette exposition rétrospective où Hayashi avait eu la joie de réaliser sa pensée intime et d'élever à l'art de son pays un monument comme jamais on n'en avait vu en Europe. Commissaire général, il avait fait comprendre à son gouvernement l'utilité directe qu'il y avait pour l'avenir à montrer à un pays tel que la France ce qu'était le passé du Japon, quels artistes sa patrie avait possédés depuis quinze siècles et quelle avait été sa haute culture d'art ; les obstacles n'avaient pas été aisés à aplanir, mais sa tranquille énergie les avait tous surmontés ; grâce à lui, le mikado consentit à tirer de ses collections quelque-uns des chefs-d'œuvre dont la famille impériale seule avait joui de génération en génération, les temples recevaient l'ordre d'ouvrir leurs trésors et d'en sortir les vénérables reliques immobiles depuis des siècles, et ces merveilles arrivaient à Paris, dans le Pavillon reproduisant un temple célèbre où elles devaient demeurer quatre mois exposées à notre inlassable admiration.

Nul assurément ne les a oubliées, qui les a vues un seul jour, ces peintures à demi rongées par le temps, presque décolorées, et où se révélait à qui prenait la peine de les interroger toute l'âme mystique du bouddhisme ; ces sculptures où tantôt les incarnations du Bouddha poursuivaient avec une sereine gravité leur rêve ineffable de vie intérieure, tantôt grimâçaient les démons, à moins que le génie réaliste de la race se marquât dans des portraits de la plus incisive et à la fois de la plus large vérité ; ces laques au décor puissant et hardi et dont des décorateurs incomparables savaient user aussi bien pour revêtir les vastes flancs d'une chaise à porteurs, d'une étagère ou d'une cantine, que pour orner les minuscules panneaux d'un écritoire ou d'une boîte à médecine. Les ors profonds chatoyaient au milieu des étoffes aux tons adoucis et c'était comme dans un sanctuaire qu'on pénétrait en ce lieu enchanté. Comme une explication de ces trésors était nécessaire pour en faciliter la pleine intelligence à un public peu familier encore avec ce grandiose archaïsme, Hayashi avoir eu soin de faire rédiger par les savants les plus compétents du Japon, une *Histoire de l'Art Japonais* où ils insistaient particulièrement sur les périodes les plus reculées. Aussi quand le pavillon impérial ouvrit pour la première fois ses portes, dans le beau coin du Trocadéro, où les fleurs les plus rares du Japon avaient été semées comme pour accueillir les visiteurs dans



un jardin de l'Extrême-Asie, fut-ce un éblouissement. L'admiration des profanes, l'émotion des connaisseurs remercièrent Hayashi de ses peines et c'est au dîner qui suivit l'inauguration, en quelque façon pour commémorer cette inoubliable solennité, que fut créée, d'enthousiasme, la *Société Franco Japonaise*.

Cette Exposition qui valut à Hayashi, la croix de Commandeur de la Légion d'honneur, marque assurément l'apogée de sa carrière. Il fut reconnaissant à la France de lui avoir facilité sa tâche, et les amateurs lui marquèrent aussi leur gratitude ; n'avait-il pas d'ailleurs atteint son but en leur montrant ce qu'était véritablement à son sens l'art Japonais ? Plusieurs l'avaient compris et s'étaient avancés davantage dans la voie qu'il n'avait cessé de leur indiquer. Malheureusement le profit matériel qu'il aurait pu souhaiter d'un aussi heureux changement ne pouvait guère lui venir ; il avait dû tenir la promesse de ne plus faire acte de marchand et il ne semble pas que ses frères aient réalisé pleinement l'espoir qu'il avait mis en eux ; l'un d'ailleurs, Haghiwara, ne tarda pas à mourir. Hayashi se résolut donc à faire une vente des collections qu'il avait patiemment amassées ; elles se trouvèrent si nombreuses qu'il en dut faire trois et une fois de plus Paris eut le privilège de voir exposés, et cette fois à la disposition de ses désirs, quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'ancien Japon. Des Japonais que nous vîmes plus tard nous répétèrent leur étonnement à la vue de ces trésors ; Hayashi avait des ennemis dans son pays et bien des experts embrigadés ne lui pardonnaient pas d'avoir su se faire un nom en dehors de la hiérarchie ; ils avaient affecté de le traiter comme un simple marchand de gravures plus ou moins licencieuses, qui par là même, s'il faisait sa fortune, nuisait au bon renom de son pays à l'étranger, et ils ne voulaient pas qu'il connut rien à l'art. La surprise de quelques-uns de leurs adeptes de bonne foi fut grande quand ils reconnurent ce que la finesse de son goût avait permis à Hayashi d'acquérir et d'introduire en Europe. Il n'est pas certain pourtant que les Français aient profité, comme leur réputation de goût et leur esprit précurseur, aurait pu le faire espérer des occasions qui s'offraient à eux. Sans doute, ils enrichirent leurs collections de plusieurs pièces admirables, mais les musées, malgré les efforts de M. Migeon, conservateur au Louvre, ne se décidèrent à ouvrir leur bourse que bien étroite et les étrangers souvent nous battirent aux enchères. Bien des morceaux qui auraient dû rester en France sont partis pour l'Allemagne et nous savons dans un coin de la Forêt Noire une collection incomparable formée presque entière des plus merveilleuses séries qu'ait jamais rapportées Hayashi et qui seraient restées en France, si les amateurs avaient eu le tact assez fin pour les pleinement apprécier quand il en était temps encore.

Le souci de ces ventes où le goût d'un collaborateur tel que Bing, ne



lui fit pas défaut, la nécessité aussi de liquider l'Exposition universelle, occupèrent Hayashi de longs mois et le forcèrent à des voyages répétés au Japon. Quand il quitta Paris en 1905, il pensait jouir dans son pays de la légitime influence qu'il y avait acquise : ses amis étaient puissants, il avait toujours eu le goût des grandes affaires et on le savait intéressé dans l'industrie du pétrole dont il espérait des bénéfices considérables ; il nous exposait un jour son vœu de chasser du Japon les pétroles russes et américains et de les remplacer par les pétroles Japonais ou des îles de la Sonde dont les Japonais convoitaient la concession. Peut être sa situation matérielle était-elle moins brillante qu'on aurait pu croire, après vingt-cinq ans d'un commerce florissant, car il avait au Japon une famille nombreuse à soutenir ; mais il voyait l'avenir prospère, il s'était marié durant l'un de ses derniers voyages, et la maison qu'il s'était bâtie dans un des quartiers les plus riants de Tokio était ornée à son goût de grandes décorations d'Henri Rivière, de dessins de Degas, de paysages de Claude Monet et de quelques œuvres d'art japonaises qui lui étaient particulièrement chères. Il aimait en effet l'art européen, le comprenait et s'était plu à faire comprendre celui de son pays à des artistes sur lesquels le Japonisme n'est pas demeuré sans influence. Mais sans doute le travail formidable auquel il s'était livré ces dernières années, car l'administration japonaise ne semble guère moins paperassière que la nôtre, avait épuisé son tempérament ; en arrivant à Tokio, au milieu même de cette guerre qu'il prévoyait depuis longtemps et dont l'heureux dénouement ne faisait aucun doute à ses yeux, il se trouva souffrant ; une grave maladie de cœur se déclara : le 7 décembre dernier, 52<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, il envoyait à quelques amis, de l'hôpital où il se soignait, son portrait avec ces quelques mots « Ce qui reste de Hayashi ». Le portrait était navrant et faisait prévoir une fin prochaine : elle ne tarda pas d'arriver et il s'éteignait en mai.

Quelques-uns trouveront peut-être que nous nous sommes beaucoup étendus et que l'éloge donné à Hayashi est exagéré. Il était notre ami, et un ami très cher : réponse suffisante sans doute à toute objection ; mais, toute amitié mise de côté, l'homme qui nous a fait voir à Paris quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre qu'on y ait jamais exposés, celui qui a donné aux amateurs français certaines des sensations d'art les plus profondes qu'ils aient ressenties, méritait autre chose qu'un bref et banal regret. D'ailleurs ces visions du Pavillon impérial de 1900 et ces sensations d'art ne semblent pas avoir été pour nous des fêtes intimes et sans lendemain ; on sait combien l'art moderne est pénétré de japonisme et peut-être est-ce au Japon que nous devons le principe de cette rénovation qui se fait partout sentir, cette éducation nouvelle de notre œil qui permet aux artistes de sortir de leur ancienne routine. Bing l'avait bien compris dans ses intéressantes ten-

tatives d'art nouveau : Hayashi en développant chez nous la connaissance de l'art du Japon, en nous révélant quelques-unes de ses plus admirables productions, a contribué pour sa bonne part à cet essor si impatientement attendu, et ceux même qui n'ont pas eu la joie de son entretien et d'interroger avec lui, en des soirées inoubliables, ces chefs-d'œuvre qu'il faisait si intelligemment comprendre, ont profité de loin et sans le savoir de tout ce qu'il y avait de goût et de raffinement dans cet homme rare.

RAYMOND KOECHLIN.

### Le 14 Juillet au Japon.

C'est au patriotisme éclairé de M. de Lucy-Fossarieu, consul de France au Japon pendant de nombreuses années, qu'on doit l'existence de la Société Franco-Japonaise d'Osaka, qui s'étend aujourd'hui à Kobé et à Kyoto.

Le double objet de ces groupements est de favoriser les relations entre les résidents français et les Japonais s'intéressant spécialement à notre pays et de propager l'étude de la langue française, pour laquelle des cours furent créés, que fréquentèrent une trentaine d'élèves en moyenne chaque année.

Le 14 Juillet est ordinairement choisi pour la distribution des prix, suivie d'une fête réunissant les membres et les élèves.

C'est une de ces réunions — un pic-nic — que représente notre photographie, prise à Maïko, près Kobé, la 14 juillet 1903.

La Société a été fondée en 1898. La guerre russo-japonaise vint interrompre ses travaux; mais depuis la signature de la paix, elle s'est réorganisée sur de nouvelles bases et elle s'occupe actuellement d'amener à elle les éléments actifs d'une autre association similaire plus ancienne.

On sait que la Société du Japon a servi de modèle à celle de Paris. Animées des mêmes sentiments et poursuivant le même but, elles sont bien faites pour s'entendre.

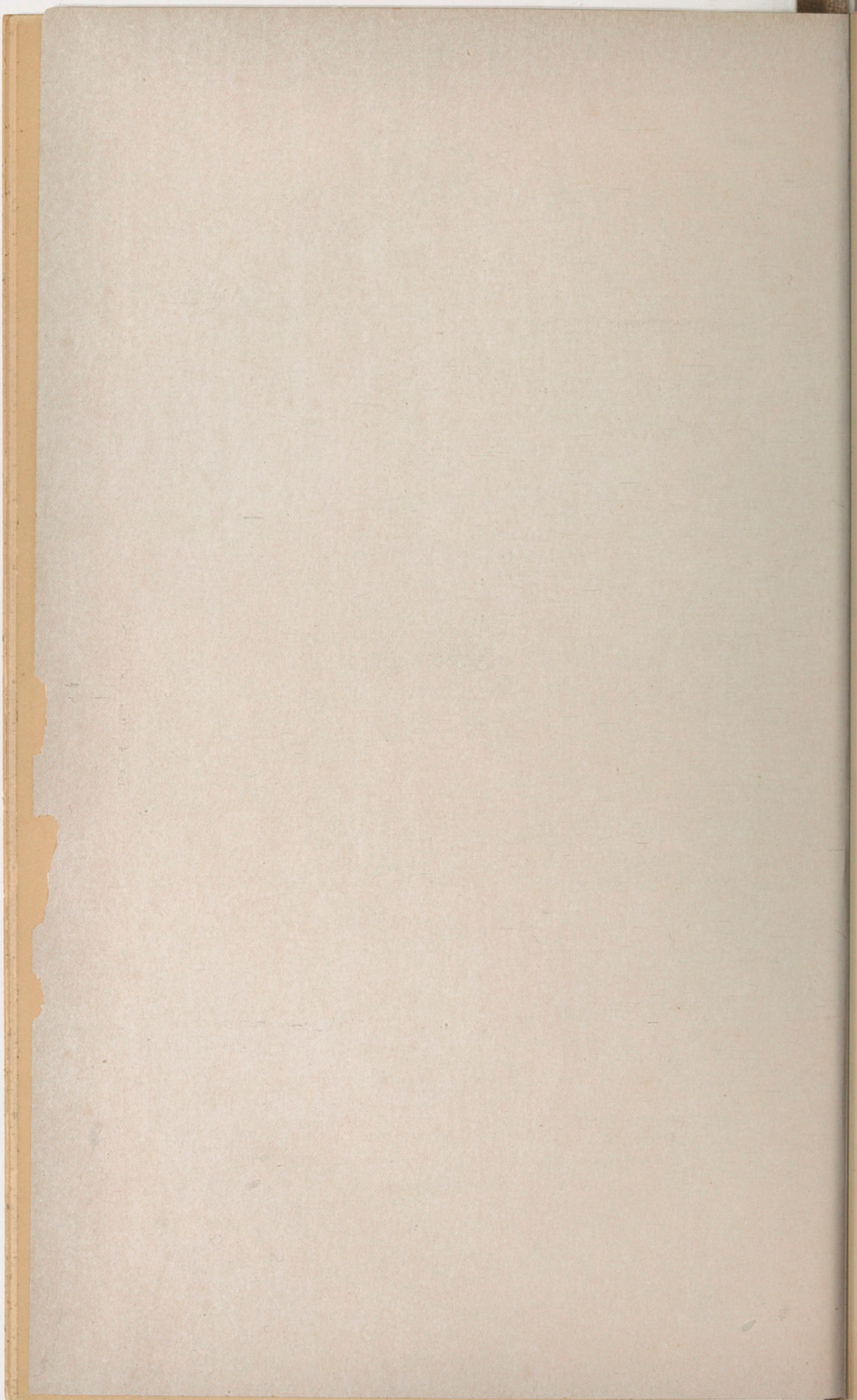




Le 14 Juillet 1893. Japon.

Photog. de M. Ichida. -- Kcbé.







# Société Franco-Japonaise de Paris

---

## Réunions de l'Année

JUIN-DÉCEMBRE 1906

---

*16 Juin. — Déjeuner offert à M. le Commandant Comte Hishamatsou.*

Le commandant Comte Hishamatsou porte le toast suivant, en réponse aux quelques mots d'adieu du Président, exprimant tous les regrets que son départ laisse à la société :

Monsieur le Président, Messieurs,

Je vous remercie bien sincèrement des paroles si aimables que vous venez de m'adresser et qui m'ont touché très profondément, Monsieur le Président. Cette Société Franco-Japonaise qui nous est à tous si chère, est pour nous tous, comme une famille. Pour moi, c'est une famille bien vivante et dont je m'éloigne à regret. Ne suis-je pas en effet un Japonais de France? Les leçons que la France m'a données si libéralement, Messieurs, lorsque je suis venu les lui demander dans ma jeunesse, me permettent d'appeler ce généreux et beau pays ma seconde patrie, ce que je fais toujours avec fierté et émotion, et voilà pourquoi j'ai la vanité ou la coquetterie si vous voulez, de dire que notre jeune société Franco-Japonaise est pour moi l'image d'une famille ou mieux encore est réellement une famille que je ne quitte pas sans émotion. On permet toujours aux partants d'exprimer des souhaits. Celui qui va partir souhaite à la Société Franco-Japonaise de poursuivre sa route avec succès; il sera toujours heureux, des rivages du lointain Empire du Soleil Levant, de la suivre dans son développement et d'applaudir à tous les efforts qu'elle fera pour resserrer de plus en plus les liens entre la généreuse France et ce jeune Japon que plus d'une fois déjà l'on a nommé la France de l'Asie. Monsieur le Président, Messieurs, voilà mon souhait le plus vif et vous me permettrez tous de le résumer une fois de plus en levant mon verre à la prospérité de la Société Franco-Japonaise de Paris.

---

*29 Octobre. — Dîner offert à S. A. I. le Prince Nashimoto, pour fêter son retour.*

Le dîner était servi dans un des salons du premier étage du Cercle Militaire, et une quarantaine de convives y assistaient. Son Excellence M. Kurino, ambassadeur du Japon et tous les membres de l'ambassade entouraient le prince Nashimoto.

Au dessert, le président de la Société se leva et porta un toast à la famille impériale du Japon.

Son excellence M. Kurino remercia au nom du prince en un toast qui fut suivi d'une réplique du Président.

Puis, M. Harmand, dernier ministre plénipotentiaire à Tokio et prédécesseur de M. Gérard, nommé dernièrement ambassadeur, prit la parole, et, après lui, M. de Lucy-Fossarieu.

Le prince Nashimoto, membre de la famille impériale du Japon, est un brillant officier d'une trentaine d'années. Elève de nos écoles militaires au moment de la guerre russo-japonaise, comme l'ont été et le sont encore bon nombre de ses compatriotes, il partit, fit campagne à l'armée de Mandchourie, et il revient aujourd'hui en France parfaire son éducation militaire à notre Ecole supérieure de guerre.

Toast de M. Bertin, Président de la Société :

Monseigneur, Excellences, Messieurs et chers Collègues,

La présence de S. A. I. le Prince Nashimoto nous dicte le toast que nous portons de grand cœur.

A. S. M. l'Empereur du Japon ; à S. M. l'Impératrice, à leur Auguste famille.

Monseigneur,

Je suis l'interprète de tous nos collègues ici présents, et de ceux dont notre secrétaire général nous lira les lettres d'excuses et de regrets, en vous exprimant notre joie sincère de vous revoir sain et sauf, après les dangers et les fatigues de la rude campagne, dans laquelle notre souvenir vous a fidèlement suivi et qui a porté si haut le renom militaire du Japon.

Nous éprouvons une patriotique fierté à la pensée qu'un Prince japonais veut parfaire en France l'éducation militaire acquise à la grande école du champ de bataille. Vous verrez l'entrain du soldat français à la manœuvre, après avoir vu celui du régiment que vous meniez au feu. Vous trouverez chez nous, toujours respectés, toujours vivaces, les principes



austères du devoir militaire, qu'il y a quarante ans les officiers des premières missions françaises, les Chanoine, les Brunet, les Jourdan, les de Charmes, les Le Bon, pour ne parler que de mes contemporains d'Ecole, ont porté dans votre pays, pour les fondre en un glorieux mélange, avec les traditions héroïques du vieux Boushidô.

Depuis votre départ, Monseigneur, la Société franco-japonaise a reçu des encouragements du Gouvernement français qu'elle est heureuse de joindre à tant de marques d'intérêt venues de vos parents leurs Altesses Impériales les Princes Komatsou et Arisugawa, confirmées par votre présence parmi nous, et une révélation que me fait à l'instant notre trésorier.

La Société tend ainsi à personnifier, de mieux en mieux, les sentiments de vieille sympathie qu'aucune circonstance politique ne saurait affaiblir, et qui depuis un demi-siècle unissent la France et le Japon.

Réponse de S. E. M. Kurino, Ambassadeur du Japon :

Monsieur le Président, Messieurs,

Au nom de S. A. le Prince Nashimoto, je vous remercie très sincèrement des sentiments de si profonde sympathie de notre Société Franco-Japonaise envers lui et envers mon pays, sentiments traduits si bien par notre toujours cher Président que je suis heureux de pouvoir saluer ici de nouveau.

Comme chacun le sait, ces sentiments n'ont jamais failli une minute et ils ont tenu à se manifester tout particulièrement lors des récents événements mémorables dont il a été donné à notre pays de sortir triomphalement. Soyez persuadés, Monsieur le Président et vous tous, Messieurs, qu'un inoubliable souvenir répond chez nous aux marques répétées de votre accueil.

Son Altesse est, vous n'en sauriez douter, fort satisfaite de se retrouver au sein de votre tout accueillante hospitalité dont vous lui avez déjà donné, vous-même, Monsieur le Président, tant de preuves lors de son premier séjour en France, qu'Elle se rappelle toujours avec le plus vif plaisir.

Le Prince est charmé de pouvoir constater les progrès qu'a fait notre Société, progrès dont je suis moi-même un des témoins. N'ai-je pas en effet assisté à sa naissance en 1900 au milieu de cette grande manifestation universelle? Et maintenant voici que je la retrouve jeune personne à la santé florissante. Espérons tous qu'elle va continuer de grandir pour aider à resserrer encore les bonnes relations qui n'ont jamais cessé d'exister entre le Japon et la France, ses père et mère.

D'ailleurs ces bonnes relations ont déjà augmenté d'importance pendant le long séjour au Japon de M. Harmand, ce diplomate français aussi sympathique qu'éminent, qui a bien voulu nous faire le grand plaisir d'assister à notre réunion ce soir.

Son Altesse forme les vœux les plus sincères pour la prospérité de la Société franco-Japonaise de Paris, vous me permettrez, Monsieur le Président et vous, Messieurs, d'y joindre mes souhaits, et avant de lever mon verre en son nom et au mien de vous annoncer que mon Gouvernement me charge de l'honneur qui est un plaisir pour moi de remettre à notre trésorier un don pour contribuer au développement de notre Société.

Réplique de M. Bertin :

Monsieur l'Ambassadeur du Japon, nous sommes infiniment sensibles aux assurances amicales que V. E. a bien voulu joindre en son nom personnel, à celles de son Altesse Impériale. Tous, nous avons présente à la mémoire votre active collaboration à la naissance de cette Société en 1900, et la cordialité qui présida à vos adieux l'année suivante. C'est dans ce même sentiment qui nous saluons votre retour.

Permettez-moi, cher M. Harmand, Monsieur l'Ambassadeur, veux-je dire, vous qui venez de clore si dignement l'ère des Ministres plénipotentiaires au Japon, de signaler que toujours, depuis la découverte du Haut-Mékong, vous avez été l'homme désigné pour les grandes tâches. En diplomate accompli, vous venez de supporter, dans des circonstances difficiles et sans jamais fléchir, un fardeau qui n'exigeait rien moins que votre belle santé et votre inlassable dévouement. Permettez moi enfin, en vous félicitant de l'accomplissement d'une telle tâche de patriotisme et d'humanité, de vous souhaiter toutes les satisfactions à joindre à celle que donne le sentiment du devoir accompli.

Messieurs,

Je me fais votre interprète en souhaitant la bienvenue parmi nous à M. le Conseiller d'Ambassade Matsoui, dont la présence est une nouvelle marque de l'élévation conférée par le Gouvernement japonais à la représentation de S. M. l'Empereur, et à M. le colonel Ando, attaché à la personne de Son Altesse Impériale, dont il sera le digne collaborateur dans ses études militaires.

Je termine, mes chers Collègues en portant une santé que les circonstances nous rendent particulièrement chère. Chacun de vous va au devant de ma pensée,

Plus qu'aucun de nous, cher M. de Lucy-Fossarieu, vous êtes l'âme de cette Société. Vous en avez été le fondateur. Vous en avez été le pré-



curseur, par la création de la Société franco-japonaise de Kobé. C'est vraiment à vous que devrait revenir l'honneur de nous présider. Puisque ce soin m'incombe, j'en abuserai pour proclamer bien haut ce que vous ne pourriez dire vous-même, l'estime particulière où vous tient chacun de nous et notre admiration pour les services que vous avez rendus, aux côtés de M. Harmand. J'y joins l'expression de la profonde satisfaction que nous cause votre présence, gage de votre heureux rétablissement.

Le Secrétaire Général fait part des excuses présentées par plusieurs Membres, empêchés d'assister au dîner, et donne lecture de la lettre qui lui a été adressée par M. A. Gérard, notre nouvel ambassadeur au Japon :

Bruxelles, le 26 octobre 1906.

Cher Monsieur,

Je vous remercie sincèrement du bon et fidèle souvenir et je vous suis très reconnaissant de l'aimable pensée que vous avez eue de m'adresser les premiers numéros du Bulletin de la Société Franco-Japonaise de Paris.

C'est avec grand plaisir que je me serais rendu à la gracieuse invitation de la Société Franco-Japonaise à ce dîner du 29 octobre où j'aurais été heureux de rencontrer S. A. I. le prince Nashimoto. Mais je suis retenu ici jusque après la Toussaint, d'abord par une conférence où je représente le Gouvernement de la République, puis par les préparatifs de mon départ.

Je vous serai obligé de vouloir bien m'excuser auprès de S. A. I. et les Membres de la Société.

Veillez agréer vous même, cher Monsieur, avec tous mes regrets, et mon espoir de vous voir avant mon départ les expressions de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

A. GÉRARD.

20 Novembre. — Lecture de M<sup>me</sup> BONS D'ANTY.

Descente du Yangtsé. — Retour par le Japon et le Transsibérien.

---

4 Décembre. — Deux Lectures.

I

APERÇU SOMMAIRE SUR LES LAQUES DU JAPON

Laqueurs célèbres : RITSOUO

Par le D<sup>r</sup> Edouard MÈNE, Vice-Président de la Société.

---

Les laques tiennent, sans contredit, le premier rang parmi les objets d'art que les Japonais, de même que les amateurs du monde entier, admirent à juste titre ; et, dans aucun pays, les artistes laqueurs n'ont produit des œuvres aussi fines, aussi délicates, aussi merveilleusement décorées qu'au Japon.

Les laques du Japon sont de beaucoup supérieurs à ceux de la Chine.

Leur fabrication a atteint, depuis de longs siècles, le plus haut degré de perfection ; leur solidité et leur résistance sont telles, que des laques ayant séjourné, pendant des mois, au fond de la mer, par suite d'un naufrage, ont été retrouvés intacts et n'ayant subi aucune détérioration par l'eau salée.

Les laques anciens, qui se fabriquaient avec plus de temps, plus de patience et avec des produits de meilleure qualité, sont de beaucoup plus beaux et sont plus appréciés que les laques modernes ; cependant, on fabrique actuellement au Japon, par des procédés perfectionnés et avec des couleurs nouvelles, des laques d'une grande beauté.

Le vernis laque est une gomme résine, que les Japonais retirent du *Rhus vernicifera* (Ouroui), arbre de la famille des Térébenthacées, qui croît, à l'état sauvage, dans les forêts montagneuses des îles de Nippon et de Kioussiou. Il est plus commun dans le nord que dans le sud du Japon.

L'Ourousi est cultivé dans les provinces de Yamato, de Yamashiro, d'Echizen, de Shimotsouke, de Rikouchiou, de Moutsou, de Dewa et de Nambou, principalement dans les environs des villes de Yokohama, de Kamakoura, de Yoshino, d'Aidzou, de Toukoushima, de Mogami et de Yamazata.



L'extraction de la gomme résine se fait par incisions, dans le tronc de l'arbre, de juin à novembre ; la meilleure qualité se récolte de juillet à septembre.

La sève de l'Ourousi est évaporée au soleil, dans des vases en bois et remuée avec une spatule.

Les emboîtements et les joints des objets qu'on doit laquer sont consolidés avec des chevilles en bois, puis bouchés avec du Kokoukzou (mélange de farine de froment, de sciure de bois et de vernis brut), enduits ensuite d'argile calcinée et de vernis brut et recouverts de linge et d'une couche de vernis brut et de farine de froment.

On obtient le vernis noir (Kouro Ourousi) en mêlant la gomme résine avec du sulfate de fer et du tosirou (eau trouble provenant du repassage, sur une pierre à aiguiser, des couteaux qui ont servi à couper le tabac). Pour la coloration en noir, on emploie aussi l'encre de Chine. Les objets à laquer sont d'abord recouverts d'une couche de Nikawa Sabi (mélange de poudre de pierre à aiguiser, très finement pulvérisée et de colle forte) ou de Nori Sabi (poudre de pierre à aiguiser mêlée à de la colle de riz) ; ce dernier mélange est de qualité inférieure et se décolle facilement.

On polit et on passe ensuite plusieurs couches de vernis, qu'on fait suivre de plusieurs polissages successifs suivant la qualité qu'on veut obtenir, puis on les enferme dans des armoires obscures nommées Fouro.

Les laques noirs sont très appréciés par les Japonais. Ils portent le nom de Kata sou roiro nourî. Ils sont d'une belle couleur brillante ; parfois d'un noir mat, appelé tougakati ; la qualité inférieure est désignée sous le nom de Hana nourî (1).

Le laque noir gravé au trait et doré est connu sous l'appellation de Chin kin bori.

Quant à la couleur jaune, elle se prépare avec la gomme gutte et, aussi, avec une matière colorante, qu'on extrait de l'Evodia glauca ou du gardenia florida. L'orpiment sert, de même, pour avoir la même coloration.

Pour la couleur rouge, on emploie le vermillon ou l'oxyde rouge de fer, qu'on mélange à de l'huile, dans les qualités inférieures ; car les vernis, de qualité supérieure, n'ont pas d'huile.

Les laques rouges (Shunkei Nourî), après avoir été colorés, sont recouverts d'une solution tannique, obtenue en pilant des fruits de kaki encore verts ; on passe ensuite plusieurs couches de vernis, qu'on laisse sécher.

Les laques violets (Yosino Ourousi) (2) se font avec l'indigo et en

(1) Nourî signifie recouvrir de laque.

(2) Laques de Yosino ; du nom de la ville où ils se fabriquent.

ajoutant au vernis une pierre violette nommée tsé-ché, très finement pulvérisée. Les laques verts (sei ti sou) s'obtiennent avec un mélange d'indigo et d'orpiment.

La peinture laquée couverte de poudre d'or s'appela d'abord Hei-jin.

Les laques d'or (makié) ont des ornements, soit en relief (taka makié), soit planes. Fréquemment le laque est usé par des polissages successifs qui produisent le laque frotté (toghidashi), qui laisse apparaître le dessin peint sur une couche de laque inférieure.

L'Hira Makié est le mélange de poudre d'or et d'argent.

Le Kirigané est le laque modelé, usé et pailleté.

Souvent l'objet est parsemé, comme fond, de sable d'or ou de paillettes d'or ou d'argent, soufflées au moyen d'un tube en bambou.

Le laque Kinpun est poudré d'or fin.

Le Nashiji (peau de poire) forme des petites paillettes d'or, comme dans l'aventurine. Il a été employé depuis l'époque des Foujiwara, famille toute puissante au Japon, du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. Dans certains cas, les paillettes d'or, carrées et assez grosses, garnissent le fond et les côtés intérieurs, comme une mosaïque régulière (Ghiobou) ou Oki Ghiobou, si les paillettes sont grosses.

L'Hiramé est un semis de paillons d'or. Le nom de Oki Hiramé est réservé aux paillettes plus larges.

Le fond des laques Nashiji est jaune, noir, rouge ou vert.

Les laques d'or sont souvent sur bois naturel de Kourogaki (*Dyospyros Kaki* noir), de Shitan (sorte de palissandre rouge) de Sakoura (cerisier) de Kiri (*Paulownia Imperialis*), de Keaki (*planera japonica*), de Kouwa (murier), de Hô (*magnolia hypoleuca*), de Hinoki (*Retinospora obtusa*) ou en Sirabi (*Abies Veitchii*), quelquefois sur ivoire, corne, écaille, nacre, porcelaine, faïence ou métal.

Les laques d'or proviennent surtout de Tokyo (ancien Yedo), de Kyoto, d'Osaka et aussi de Kanazawa, dans la province de Kaga, de même que de Naga Oya en Owari.

Les laques d'argent, plus rares, sont, parfois, garnis de paillettes d'argent.

Les laques sont fréquemment ornés de paillettes de nacre formant mosaïque (Kingai nouri) ou de lamelles de nacre, en décor de personnages, d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, de poissons, de plantes, de fleurs ou d'armoiries.

Certains objets sont plaqués de lames d'or, d'argent, de Skakondo, de Shibouitsi, de plomb, d'étain, de porcelaine, de faïence, d'ivoire, d'écaille, de corne, de pierres dures, de corail, de galuchat, d'émaux translucides (1) ou opaques (2).

(1) M. Jasselme, décédé depuis plusieurs mois possédait un Inro en laque noir,



Le Kamakoura bori est le nom donné aux objets en bois gravé ou sculpté, recouverts d'une couche de laque noire, puis d'une seconde couche de laque rouge et datant du XII<sup>e</sup> siècle, de l'époque du Shogoun Yoritomo et de Kamakoura, sa capitale, ou bien des objets faits et laqués dans ce style.

Les laques rouges, sculptés dans le genre des laques de Pékin, portent le nom de Tsouichou. Les laques noirs, de cette espèce, sont appelés Tsouikokou.

Quant aux laques, à couleurs différentes, à plusieurs épaisseurs et sculptés, comme les laques Tsouichou, ils se nomment Kokwa Rijokou yo (fleur rouge, feuille verte).

Les laques marbrés, rouges, jaunes, verts, polychromes, comme en faisait Kwan hosai toyo, célèbre laqueur de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'empereur Kokakoutennô (1780-1816) sont dénommées Wakasa Nouri.

Dans les laques à deux épaisseurs, rouge et noire (souri hegashi nouri), la couche inférieure reparaît par suite du polissage.

Les laques nommés Nojiro Shunkei, transparents, d'un brun mordoré, laissent apercevoir le bois naturel.

Les laques de qualité ordinaire proviennent surtout de la province d'Iwashiro, d'Aidzou dans la province de Moutsou, de la province de Dewa, de la province de Sourouga, de la province de Wakasa, de Wajima, de Noshiro dans la province de Kii, de Nikko dans la province de Shimosouké, de Kamakoura et d'Odawara dans la province de Sagami.

Un livre japonais, publié 180 ans avant l'ère chrétienne, parle des meubles laqués employés à la Cour. Mais, d'après la tradition, l'arbre à laque aurait été découvert, au II<sup>e</sup> siècle, par Yamato Dake <sup>(3)</sup> (prince O-ousou) qui ordonna à Toko Hiwa no Soukoune de faire fabriquer des objets recouverts de la laque extraite de cet arbre, et lui donna le titre de nouribe (directeur de la fabrique de laques). <sup>(4)</sup>

Au IV<sup>e</sup> siècle, Sadaijin Shihei publia un livre intitulé *Engishi ki*, dans lequel il mentionne les laques rouges et les laques d'or.

décoré de nombreux papillons, en laque d'or, en relief, et en laque frotté et agrémenté de quatre jolis papillons, en émaux translucides, polychromes, sur or.

(2) M. et M<sup>me</sup> Colmet-Daage, dans leur remarquable collection de laques, ont un Inro en laque noir, recouvert d'ornements, d'armoiries et de fleurs de cerisier, en émaux opaques rouges sur or.

M. et M<sup>me</sup> Sarlin, connus par leur collection d'ivoires japonais, ont un inro, presque identique, couvert d'émaux cloisonnés, polychromes.

(3) Yamato Dake, héros japonais, était fils de l'empereur Keikô tennô (71-130) : dans les dessins japonais, il est figuré, l'épée à la main, entouré de flammes, s'élançant pour combattre les démons.

On le représente, aussi, habillé en femme.

(4) Le Japon à l'exposition universelle de 1878. (4<sup>re</sup> partie, p. 43 Paris, 1878).

En 410, Minamoto No Juin, dans son livre *Outsoubo Monogatari*, parle des laques d'or et du laque Nashiji.

A la fin du v<sup>e</sup> siècle, en 480, une femme Mourasaki Shikibou indiqua, dans ses écrits, *Genji Monogatari*, un nouveau genre de laque, incrusté de nacre; ce qui fait penser que les incrustations de nacre datent de cette époque.

C'est surtout depuis le règne de l'Empereur Shomou, tennô au viii<sup>e</sup> siècle (724-748), que la fabrication des laques fit des progrès.

Dans le trésor de Shio sô in, dans le temple de Todai ji à Nara, dans la province de Yamato, sont conservés un grand nombre d'objets précieux, entr'autres, des laques et des sabres à fourreaux laqués, et aussi des boîtes en laque, destinées à contenir des livres de prières remontant, paraît-il, au iii<sup>e</sup> siècle.

De 664 au commencement du x<sup>e</sup> siècle, les guerres incessantes retardèrent la production des laques.

A partir du x<sup>e</sup> siècle, le goût des laques s'accrut rapidement.

Pendant le xii<sup>e</sup> siècle, les prêtres de Negoro en Kii firent des ustensiles en bois, décorés de laque rouge ou noire et on commença le Kama Koura bori, en bois sculpté, laqué en noir, recouvert de laque rouge.

Les statues bouddhiques étaient recouvertes de laque rouge, ou simplement laquées et décorées de plaques d'or.

Sous les Shogoun Ashikaga (1337-1573), surtout sous le Shogoun Yoshimasa (1449-1472), la fabrication des laques d'or en relief (*taka makié*) et les laques Nashiji se perfectionne, ainsi que celle des laques noirs et rouges.

A partir de Yohimasa, les ornements des objets laqués qui, jusque-là, étaient presque toujours des oiseaux et des fleurs, s'augmentèrent de personnages et de paysages.

Comme artistes laqueurs de mérite de cette époque, on cite : Kôami Mitchinaga qui, d'après le Kôami Keizou (généalogie de la famille Kôami), s'inspira des dessins de Toça Mitsounobou.

Kôami Mitchi Kiyô, qui reçut de Yohimasa, l'ordre de laquer des meubles à l'avènement de l'Empereur Go (1) tsoutchi Mikado tennô (1465).

Suivant le Makié Itchiran (aperçu sommaire des laques d'or) Toki Nioudo Kôami fut aussi un laqueur célèbre de l'époque de Yoshimasa, de même que Igarashi, à qui Yoshimasa, amateur éclairé des laques, fit de nombreuses commandes, et aussi Kôami Mounékane, à qui le Shogoun Yoshizoumi, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, ordonna de laquer des meubles à l'avènement de l'Empereur Go Kashiwabara tennô (1501).

Pendant le xvi<sup>e</sup> siècle, on trouve, comme maîtres laqueurs : Kôami

(1) Go, placé devant le nom de certains Empereurs, signifie deuxième du nom.



Sôhakou, à qui (d'après le Kôami Keizou) Hosokawa (1) Takakoumi fit laquer des meubles, pour l'avènement de l'Empereur Go Nara tennô (1521).

Kôami Nagakiyo, qui fut chargé par le Shogoun Ashikaga Yoshiterou, de fabriquer les meubles impériaux, à l'avènement de l'Empereur Oguimatchi tennô (1558).

Kôami tchôan et Tchôfou furent deux artistes distingués de Kyoto, à l'époque de Taiko (Toyotomi, Hideyoshi), qui fit, à Tchôan, des commandes de laques, pour l'avènement de l'Empereur Go Yôzei tennô (1587), d'après le Wakan Shôdôgou Kentchisho (recueil de divers objets d'art japonais et chinois).

Honnami Kôyestou, né en 1559, qui devint un grand peintre, qui a laissé des dessins très originaux et qui fut un laqueur de haut mérite, qui a fait des œuvres de style ancien, qui incrusta ses laques de plomb, d'étain et de nacre; ses travaux sont très recherchés par les amateurs. Il fut un artiste de l'époque des Empereurs Go Yôzei (1587-1612) tennô et Go Mizouno (1612-1630).

D'après le Makié Daizen, il y eût, à cette époque, trois autres artistes laqueurs célèbres :

Kôami Nagayoshi, qui mourut subitement, le 14 octobre de la 18<sup>e</sup> année de Kei chô (1614) (2).

Shaka et Daïba et aussi Kôami Naganori, qui fut chargé de laquer des meubles à l'occasion du mariage de Tô fôkou mon-in.

On note encore : Igarashi Dôho, qui, appelé par Maeda Toshi Iyé daimyo de la province de Kaga, vint à Kanazawa et apprit l'art du makié aux laqueurs du pays.

Kôma Kioui, qui vint à Yedo, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, sur l'ordre du célèbre Shogoun Iyeyasou, pour qui il travailla.

Suivant le Kôma Youshihogaki (généalogie de la famille Kôma), Kôma-Kioui fut nommé laqueur officiel du gouvernement en 1636.

Kôami Nagashigé, qui, selon le Kôami Keizou, reçut l'ordre de laquer des meubles à l'occasion de l'avènement de l'Impératrice Mioshô (1630) et qui fabriqua la fameuse étagère Hatsouko no tana, admirable de solidité, d'élégance, à fond aventuriné, avec incrustations d'or et d'argent, et dont les modèles de paysages étaient faits en pavage d'or. Ce meuble était destiné à la princesse Tchiyohimé, fille aînée du Shogoun Tokougawa Iyemitsou, pour son mariage avec le Daimyo Tokougawa d'Owari, la 4<sup>e</sup> année de la période Kwan-yei (1638).

(1) La famille Hosokawa, puissante dans la 2<sup>e</sup> partie du xv<sup>e</sup> siècle, où elle fit la guerre d'Onin (1467-1477) contre la famille Yamana, et dans la première partie du xvi<sup>e</sup> siècle tint, sous sa domination les Shogoun Yoshitane, Yoshizoumi, et Yoshiharou.

(2) Les dénominations des années ou Eres, appelées Nengo, étaient changées à l'avènement des Empereurs, et quelquefois aussi, à propos d'un événement très important.

Schii bara Itchi Dayou, de Yedo, appelé, en 1645, à Kanagawa, par Maeda daimyo de Kaga, et qui fit des Inro remarquables en laque d'or.

Kajikawa Hikobei, le premier Kaji kawa, qui, d'après le Sôken Kisho (guide des amateurs d'armes blanches), fut le maître de Kajikawa Kioujiro, surnommé Tenka itchi (l'unique), un des meilleurs laqueurs d'Inro : artiste de l'époque des Empereurs Go Kômei tennô (1644-1655) ; Go Saiin (1655-1663) et Reiquên tennô (1655-1684) ; de même que Kôami Nagafousa, qui reçut du Shogoun Yetsouna l'ordre de laquer des meubles à l'avènement de l'Empereur Go Saiin tennô. Cet artiste mourut en 1683.

Yamamoto Haroumasa, laqueur célèbre de cette époque, mort en 1682 (2<sup>e</sup> année de Ten wa), d'après le Haroumasa Keizou (généalogie de la famille Haroumasa).

Pendant le règne des Empereurs Higashiyama tennô (1687-1709) et Nakayama-mikado tennô (1710-1735), on note comme maîtres laqueurs connus : Kôami tchôkiou ; Kôma Kiouhakou, mort en 1712, fournisseur du Shogoun Tsouna Yoshi ; Igarashi ; Tchôya ; Tatsouki Tchiôbei, entre 1661 et 1682, à Kyôto, maître laqueur très habile en laque d'or Hiramé ; Harouda, artistes cités dans le Jinrin Koummo comme très habiles en makié ; de même que Yamamoto Shounso, excellent artiste de Kyôto, mort à 73 ans, la 2<sup>e</sup> année de Tën wa (1682), qui fit des travaux remarquables en laque d'or, en toghidashi et en Hiramé, ce joli pailleté d'or cubique, variété du Nashiji.

Shounso reproduisit surtout les arbres, les feuilles d'érable (momidji) à teintes rougeâtres, les œillets, les herbes fleuries et les oiseaux.

Dans la deuxième partie du xvii<sup>e</sup> siècle, Ogata Kôrin, frère aîné de Kenzan, le célèbre céramiste, né en 1640, mort à 56 ans, le 6 avril de la 1<sup>re</sup> année de Kioho (1716), d'après le Omoï Yorou Hi (mes souvenirs), fut un très bon peintre et un très habile laqueur de laques d'or, de laques noirs et rouges avec incrustations de plomb, d'étain et de nacre.

Kôrin s'inspira des œuvres de Koyetsou, créa un genre nouveau et une école. Une de ses œuvres remarquables, conservée au Musée Impérial, est une boîte reproduisant le pont aux Iris, appelé Yatsouhashi, dans la province de Mikawa, célèbre par le roman du poète Nahihira (1). Les tablettes du plomb sont en plomb et les fleurs en nacre.

On a fait un grand nombre d'imitations des œuvres de Kôrin.

Un autre artiste, de la fin du xvii<sup>e</sup> et du commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, fut Seigai Kanshitchi takatada, très habile dans les laques d'or, représentant les vagues.

Quant à Ogawa Haritsou ou Ritsouo, très célèbre artiste de l'époque des Empereurs Higashiyama tennô (1689-1709) et Nakamikado tennô

(1) Nahihira (Ariwara no), poète du ix<sup>e</sup> siècle, est souvent représenté sur les estampes sur les laques et sur les gardes de sabre, à cheval, entouré de serviteurs et contemplant le volcan Foujiyama.



(1710-1735), il fut, suivant le Omoï Yorouki, l'homme de la période Güen rokou (1688-1703). Il mourut le 3 juin de la 4<sup>e</sup> année de En Kiô, en 1747, à l'âge de 85 ans.

Natif d'Icé, il alla se fixer à Yedo : peintre dans le style des Toça et poète, il fut un très grand maître laqueur : Contemporain de Kôrin.

Ses œuvres désignées sous le nom de Haritsou-Zaï-Kou furent en grande vogue de son vivant et, actuellement, elles sont très recherchées et très estimées des amateurs.

Son genre tout à fait nouveau fut imité par ses élèves. Il fonda une école dans laquelle Henzan, Kenya, Chiyotcho, et dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle Zeschin, et plusieurs autres artistes, imitèrent le maître, sans arriver à sa perfection.

Ritsouo s'inspira des œuvres de Honnami Koyetsou. Si Koyetsou, et après lui Kajikawa Hikobei, Kajikawa Kioujiro et Kôrin employèrent l'étain, le plomb et la nacre pour orner leurs écritoires, leurs boîtes à papier et à parfums, et aussi leurs Inro ; Ritsouo décora de même ses œuvres avec l'étain, le plomb et la nacre ; mais il ajouta la porcelaine, la faïence, l'ivoire, l'écaille, la corne, etc. Ses reliefs furent très accusés et plus saillants que ceux de ses prédécesseurs.

Il laqua souvent sur bois naturel, sur vannerie de bambou tressé et sur fer.

Il représenta, sur ses œuvres, des personnages, des animaux, des oiseaux, des poissons, des insectes, des plantes, des fleurs, des coquillages et aussi des bâtons d'encre de chine et des monnaies anciennes.

Les travaux de Ritsouo ne sont pas toujours signés : il en est qui, n'ayant ni signature, ni cachet, sont cependant vrais et portent, dans l'ensemble et les détails, la touche du maître.

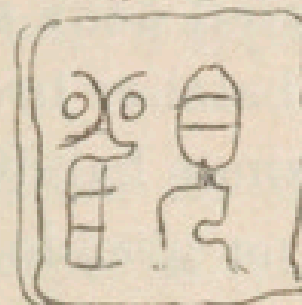
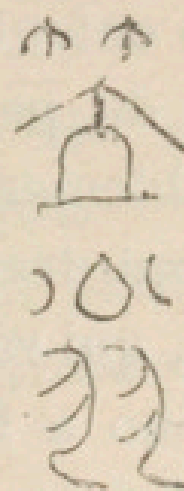
Souvent l'objet est marqué du cachet Kwan, en dessus, en dedans ou en dessous. Dans certains cas, il y a deux cachets, l'un au-dessus de l'autre : le cachet Kwan et le cachet Haritsou, quelquefois en faïence rougeâtre ou verdâtre. Quelquefois le cachet Kwan est imprimé dans le laque même.

Dans certaines pièces le cachet est surmonté du nom de Ritsouo, en caractères en laque d'or.

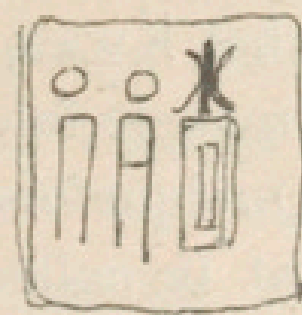
On a fait de nombreuses imitations des laques de Ritsouo, mais, malgré leur fabrication habile, ces imitations ne trompent pas ceux qui ont l'habitude et la connaissance des laques.

Une de ses œuvres magistrales, signée Ritsouo, avec cachet Kwan, est

Signature et Cachets  
de Ritsouo.



Cachet Kwan.



Cachet Haritsou.

le double panneau (de 0<sup>m</sup>,60 de haut sur 0<sup>m</sup>,40 de large), en bois naturel et laque noir, entouré de métal ajouré et ciselé de feuilles de chrysanthème, provenant d'un meuble et qui avait figuré dans le pavillon impérial japonais du Trocadéro à l'Exposition universelle de 1900.

Ce double panneau, acheté à la vente Hayashi pour le musée du Louvre, est reproduit dans l'album de M. Migeon (*Les chefs d'œuvre de l'Art japonais*, fig. 298).

Un des côtés représente le célèbre poète chinois Rihakou, grand buveur, qui composait ses poésies étant ivre. Le personnage, en faïence modelée, incrustée de burgau, a le corps affaissé, la tête inclinée sur la poitrine, les yeux clos, la lèvre pendante. Il est soutenu par un ami, dont on voit la tête rieuse et narquoise, au second plan.

Le second panneau est couvert de caractères en laque d'argent, reproduisant une poésie de Rihakou.

Une grande boîte à papier, de ma collection, signée Ritsouo, avec cachet Kwan, en laque noir figure, en applications de faïence modelée, polychrome, avec incrustations de burgau, un philosophe assis sur un tonneau, sous un arbre, dans la campagne. Il tient, dans sa main droite, une paire de ciseaux et contemple des papillons qui voltigent autour de lui. Il semble prêt à leur couper les ailes. s'ils venaient à se poser près de lui. Un enfant se tient à son côté, assis, et tourne la tête pour regarder ; la tête du personnage est superbe d'expression et de sérénité, le corps admirablement posé, les plis du vêtement en brocard, à ornements délicats, sont drapés magistralement, et l'ensemble forme un tableau remarquable, qui rappelle une légende.

Ritsouo a fabriqué des panneaux modelés en pâte laquée, dont on trouvait deux spécimens dans la collection Gillot. Sur un des panneaux, un batelier tire son bateau avec une corde ; l'autre panneau représente un singe habillé tenant, par la bride, un cheval tout harnaché.

Une grande boîte, que j'ai admirée chez M. Worch, est ornée, sur le couvercle, d'un éléphant richement caparaçonné et, à l'intérieur, d'un personnage suivi d'un enfant se promenant dans la campagne, sur un fond de laque aventurine. Un intro de ma collection, signé Ritsouo, avec cachet Kwan, offre, sur fond de bois naturel, ce même éléphant en applications de faïence polychrome et de nacre.

Quelquefois Ritsouo a produit des statuette en bois sculpté et laqué, dont la collection Hayashi contenait un beau spécimen, d'un Rakan (disciple de Cakya Mouni, fondateur du bouddhisme), dans une pose adorative, les mains jointes, drapé dans un large vêtement à rinceaux et à arabesques en laque de couleur.

L'éminent artiste excella dans la reproduction des oiseaux. Deux panneaux, faisant partie de la collection S. Bing et reproduits dans l'album de M. Gaston Migeon (fig. 282), représentent deux corbeaux perchés sur



une branche de saule pleureur, au bord d'un étang glacé, sous la neige.

La collection Garie contenait, de Ritsouo, deux grandes boîtes à papier.

L'une d'elles, en bois naturel, à bords biseautés et laqués d'or, avait, sur le couvercle, un héron, en faïence blanche, modelée, dans une pose admirablement rendue, happant un poisson en nacre; sur le fond, roseaux en ivoire vert avec feuilles en laque d'or.

Sur l'autre boîte, en bois rougeâtre, deux canards, en faïence polychrome, en reliefs, avec irisations de la tête et des ailes: debout sur une pierre le canard veille pendant que la cane accroupie dort.

Le long des rebords de la boîte, s'allongent des vols de canards, en laque d'or, dans le style des canards de Kaneiyé, le célèbre ciseleur de gardes de sabre du xvi<sup>e</sup> siècle.

Dans la collection S. Bing, sur un porte cantine, en bois naturel, avec cachet kwan, était figuré, en reliefs de faïence polychrome et de laque d'or, un canard sur un rocher, avec plage semée de coquillages.

Parmi les oiseaux reproduits par Ritsouo, il faut signaler les perroquets, dont se trouvait un bel exemplaire, dans les collections J. C. Robinson et feu E. Hart; sur une boîte, ornée, sur le couvercle, d'un perroquet sur son perchoir, avec reliefs de faïence polychrome et de petites perles de verre, avec un fond noir.

Les poissons, les langoustes, les crevettes, les crabes ont été, fréquemment, figurés par Ritsouo, de même que les coquillages.

M. Alexis Rouart possède une boîte en bois naturel, relatée par M. Migeon dans son album (fig. 363), qui est décorée d'un poisson séché et laqué.

Un Inro de la collection Garié (Migeon, fig. 290), est orné, en application de nacre en reliefs, de deux poissons nageant.

Une grande boîte à papier, faisant partie de la collection de M. et Mme Colmet-Daage, signée Ritsouo, avec cachet Kwan, représente, sur le couvercle, une langouste, admirablement rendue, avec coquillages et feuilles de bambou, en reliefs de faïence, de burgau, de laque d'or et de couleur; sur un des côtés, un crabe au milieu d'algues et de coquilles.

Un crabe, saisissant de vérité, se voit sur une boîte ronde faisant partie de la collection de M. Louis Gonse, figurée dans l'album de M. Migeon (fig. 295).

Un inro de M. Ch. Haviland, reproduit dans ce même album (fig. 297), est garni de coquillages admirablement rendus.

M. Henri Vever, dans sa remarquable collection, possède, de Ritsouo, un panneau de meuble représentant un dragon en marche (album de M. Migeon, fig. 341).

Parmi les sujets traités par l'éminent artiste, on doit citer les bâtons d'encre de Chine, que plus tard, dans le courant du xix<sup>e</sup> siècle, le grand



laqueur Zechin reproduisit aussi de même que les monnaies anciennes, avec une ressemblance parfaite.

Une étagère, œuvre de Ritsouo, conservée au Musée impérial, est garnie d'un certain nombre de ces pièces.

Dans la collection Burty figurait un Inro, ayant la forme d'un lingot d'argent avec caractères en reliefs. Le ton du laque était absolument celui du métal. Pièce signée Ritsono, datée de Kioho, 2<sup>e</sup> année (1717) et reproduite dans l'ouvrage de M. Gonse sur l'art japonais, t. II, p. 203.

Dans la collection Gillot, on remarquait plusieurs inro avec décor de bâtons d'encre de Chine ébréchés. Sur l'un, de fond brun verdâtre est, en relief, une jardinière garnie de plantes et, sur l'autre face une poésie.

Un de ces inro a comme inscription en caractères archaïques : Brise du soir dans la retraite de la montagne et la date Kioho (1720).

Un inro de ma collection, avec cachet Kwan, sur fonds de bois naturel, avec applications de plomb et d'écaïlle, est orné, sur chaque face, d'une haie de chrysanthèmes avec fleurs en laque blanc et feuilles en laque d'or, et plantes grimpantes au pied desquelles est un crapaud.

Quand on examine les œuvres de Ritsouo, on est frappé du caractère artistique qui domine : quel que soit le sujet, il est reproduit avec une vérité surprenante.

Ritsouo a rompu complètement avec l'art ancien : ses laques ne ressemblent, en rien, à ceux des maîtres qui l'ont précédé ; c'est un genre absolument à part, qui plaît aux yeux et dans lequel les matières diverses qu'il a ajoutées, donnent un ton spécial et une harmonie remarquable.

Pendant le xviii<sup>e</sup> siècle, la fabrication des objets laqués augmenta à Yedo et à Kyoto, mais la qualité fut moins belle ; les plaques d'or et d'argent plus minces, et les couches de laque moins nombreuses : cependant les laques de Kaga et d'Owari continuèrent, dans ces deux provinces, à être de première qualité, comme par le passé.

A la fin du xvii<sup>e</sup> et au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, Shiomi Masanari acquit de la réputation pour les laques usés (toghidashi) et les laques noirs avec ornements en laque d'or et incrustations de nacre, principalement d'oiseaux et de plantes aquatiques. Il fut le prédécesseur de Shiomi Kohei tomoharou, dont les œuvres rappellent celles de Kôrin et qui fut un artiste de l'époque des empereurs Sakoura-Mitchi tennô (1736-1756) et Momozono tennô (1747-1763), de même que Kôami Masaminé, de Kôami-Kiouzo et Kashiwagui-Bansouke-Haroutsougou, nommé d'abord Haroumasa-Hatchizaemon, d'après le Haroumasa-Keizou et qui mourut la 7<sup>e</sup> année de Meiwa (1770). Il décora souvent ses inro de cerfs, de singes et aussi de dragons dans les nuages.

On doit citer aussi : Yamamoto-Riheï, chargé de laquer les meubles impériaux, à l'avènement de l'empereur Momozono. Ses laques sont, parfois, décorés de coqs perchés sur des saules pleureurs.



Kōma-Kioriou, qui avait été adopté par Kiouhakou, suivant le Kōma Ke Keizou tsouika (supplément de la généalogie de la famille Kōma). Il orna fréquemment ses laques noirs d'hirondelles volant près des glycines en fleurs.

Dans la deuxième partie du xviii<sup>e</sup> siècle, Haroumasa Jirobéi qui, né en 1736, à Kyōtō, alla se fixer dans la province d'Owari, à Nagayoa.

Kwan hosai tōyō, laqueur de la famille Sakai, daimyo de la province d'Awa, célèbre par ses inro en laque d'or. Il a figuré, sur un fond poudré d'or et de burgau, les six grands poètes du Japon, et aussi des paons, des hérons, des grues, au milieu des roseaux en laque d'or ; dans certaines de ses œuvres le dessin est gravé au burin.

A cette même époque Mino Miya totei de Yedo, qui représenta, sur ses laques, des oiseaux, des plantes et des fleurs d'une grande finesse d'exécution.

Kōma Kwansai, à la fin du xviii<sup>e</sup> et au commencement du xix<sup>e</sup> siècle : Il grava, sur bois et sur bambou, des arbres, des plantes et des fleurs, et remplit les traits en laque rouge, bleue, jaune ou verte. Il fut le fournisseur du daimyo Matsoudaira Yoshihiro. D'après le Kōma Ke Keizou tsouika il s'appela d'abord Sakano outchi nioudo tansō, et le nom de Kōma lui fut autorisé par Kōma Kioriou.

On ne doit pas oublier un autre auteur célèbre de Yedo : Hara Yoyousai, surnommé Kauzan, qui a figuré en laque d'or, avec incrustations de nacre, les douze grands poètes. Il fit souvent aussi des mouettes volant ou posées sur les flots. Suivant le Makié Shioutsetsou (recueil des doctrines sur les laques d'or) Yoyousai fut l'artiste de la période Bounkwa (1804-1817).

Un des élèves de Yoyousai, habile dans la copie des œuvres anciennes, fut Nakayama Kōmin, mort en 1871.

Dans le courant du xix<sup>e</sup> siècle, Haroumasa Matashiro, qui mourut en 1832, représenta, sur des coupes en laque rouge, des carpes en toghidashi, avec un fond poudré d'or et d'argent.

Jokasai, qui fit surtout des paysages, avec rochers, lacs, cascades, et, aussi, des couchers de soleil, derrière les pins, à branches en laque d'or en relief, sur des éventails d'ivoire ou de nacre.

On note aussi Ogawa Schyomin et Hachi Itchi, qui imita, sur des plateaux et des inro, les sections de bois naturel et du bambou.

Wakai, qui, sur bois naturel, représenta des oiseaux en relief et surtout des corbeaux en laque noir.

Meicaï, qui, sur des panneaux en bois naturel, figura en laque d'or et d'argent ou de couleur, des oiseaux perchés sur des branches.

Zeschin, qui orna ses œuvres en bois naturel de singes, de papillons en laque d'or incrusté de nacre, et aussi des bâtons d'encre de Chine, à l'imitation de Ritsouo.

On distingue encore, au XIX<sup>e</sup> siècle, comme artistes célèbres : Bakou-shinhan tchiohei, dont les intro incrustés de nacre, d'ivoire, de corail, sont couverts de libellules, de papillons et d'insectes.

Senrin tschouyou, qui laqua des motifs de fleurs en cercles.

Komio, dont les œuvres figurent, en or et en couleurs, des oiseaux d'eau, grues, hérons et canards.

Shômosaï Masamitsou, qui représenta, sur ses laques, le volcan Foujiyama, avec la lune éclairant des pins et des touffes de roseaux.

Dokoitsou Kiouho, dont les intro, rehaussés de couleurs, sont pavés d'or.

Bounriousai, le laqueur de dragons dans les flots et dans les nuages.

Kôghiok saï, qui représenta souvent les sept dieux du bonheur, réunis ou séparés.

D'autres artistes de mérite, quoique non mentionnés dans cet aperçu sommaire, fabriquèrent, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, des laques de belle qualité.

Les objets laqués furent surtout des statues et des statuettes bouddhiques, des reliquaires, des panneaux souvent sculptés, des malles de daimyo pour voyages, des étagères, des cabinets à tiroirs, des petits meubles, des cantines à pâtisseries et à bonbons, avec bouteilles à sake (vin de riz), des nécessaires de toilette avec accessoires, des boîtes de mariage, des boîtes à jeu, des nécessaires pour fumeurs, des plateaux, des tables à écrire, des écritaires, des boîtes à papier, des boîtes à miroirs, dont l'usage remonte au VIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'on en trouve conservées dans le trésor de Shijôso-in, dans le temple de Todaiji, à Nara, de l'époque de l'empereur Kwammoutennô (782-805); des boîtes pour lettres de félicitations de daimyo à daimyo; des petites boîtes avec plateaux et boîtes intérieures, des théières, des tasses, des soucoupes, des coupes, des boîtes à tabac, des boîtes à parfums, des peignes, des éventails, des fourreaux de sabre, quelquefois des gardes de sabre, comme en fit Kajikawa; des selles, des étriers garnis, en dedans, de laque rouge ou pailletés de nacre; des chapeaux, des paravents; des instruments de musique (1)

Les armures étaient souvent recouvertes de laque noire, rouge, mordorée ou violette; les casques avec leur couvre-nuque, les masques, les cuirasses, les épaulières, les brassards, les jupes, les sous-jupes, et les jambières étaient en fer ou on bois laqués.

Les anciennes poteries détériorées étaient consolidées en laque d'or; ce qui prouve l'importance qu'on y attachait.

(1) Comme instruments de musique en usage au Japon, on note : le Koto en bois de Kiri (Paulownia), sorte de harpe à 13 cordes, dont la caisse sonore repose sur le sol; le Biwa, espèce de luth à 4 cordes; le Schamisen, guitare à 3 cordes; la flûte avec étui en bois de Sakoura (cerisier); le Schis, flûte à 7 tuyaux, réservé pour les cérémonies religieuses, et le Tsouzoumi, tambour en forme de sablier, usité dans les concerts de Geisha (danseuses et chanteuses) et pour les Nô (opéras mêlés de musique et de danse).



Mais l'usage le plus répandu des laques fut celui des Inro, surtout à partir du xvii<sup>e</sup> siècle jusque dans le xix<sup>e</sup> siècle. On trouve, dans les Inro, des pièces admirables de beauté et de finesse d'exécution. Ces jolies petites boîtes à compartiments si bien ajustés, souvent incrustées d'or, d'argent, de Shakoudo, de Shibouitsi, de plomb, d'étain, de nacre, d'écaïlle, d'ivoire, de porcelaine, de faïence, de corail, etc., sont des merveilles.

Les inro, à l'intérieur généralement laqués, en noir, en rouge, ou en aventurine, sont parfois, pavés d'or et d'argent.

Ce sont de véritables bijoux, qui servaient à contenir des pilules, des médicaments et des parfums.

Les netsouke et les boutons, qui retenaient à la ceinture, les Inro au moyen d'une cordelette de soie, ont souvent été laqués. Ritsouo les incrustait, parfois de nacre et fit de jolis boutons laqués ornés de lis en fleurs.

Pendant de longs siècles la réputation des laques resta exclusivement limitée au Japon et l'exportation presque nulle ; le commerce extérieur étant aux mains des Hollandais établis à Nagasaki : ce ne fut qu'en 1859 après l'ouverture du port de Yokohama, que l'exportation des laques prit de l'extension.

Les laques modernes, destinés à l'exportation, sont de qualité secondaire, et d'une fabrication moins soignée que les laques anciens : les produits employés n'étant pas de qualité supérieure et le temps employé à la fabrication était moindre. Ils plaisent à l'œil, mais ils n'ont, ni la solidité, ni la durée, ni la perfection des laques anciens.

Les laques envoyés pour l'exposition universelle de Paris en 1867, furent très admirés, mais ils étaient de très belle qualité et anciens.

Sous l'impulsion du gouvernement Japonais, la fabrication des laques s'améliora et aux Expositions universelles de Vienne de 1875 et Philadelphie en 1876, les produits exposés étaient fort beaux et obtinrent de nombreuses récompenses.

Les procédés furent perfectionnés, les formes changées, et les couleurs plus nouvelles, et on a admiré aux Expositions universelles de Paris en 1878 et 1889, de Chicago, de Paris, en 1900 et de Saint Louis, des laques très beaux et qui ne le cèdent en rien, aux laques anciens.

Les laques du Japon ont été longtemps peu appréciés en Europe. Ce fut d'abord la Marquise de Pompadour ; et bien qu'on ait pu admirer, au Musée du Louvre, les boîtes en laques d'or, ayant appartenu à la Reine Marie-Antoinette, peu de collectionneurs s'en occupèrent. Thiers et la Duchesse de Persigny, sous le second Empire en ornèrent leurs collections : mais depuis, le goût des laques a grandi et actuellement beaucoup d'amateurs recherchent ces œuvres laquées, qui sont de véritables bijoux et qu'on peut considérer comme les plus beaux spécimens de l'art Japonais.

Depuis quelques années on recherche beaucoup les laques anciens du dixième siècle au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle; que les Japonais nomment Jidai Mono et qui ont, actuellement, un grand prix, de même que les œuvres de plusieurs laqueurs célèbres de la deuxième partie du xvii<sup>e</sup> siècle et de la première partie du xviii<sup>e</sup> siècle.

Pour ne citer, parmi les amateurs et les collectionneurs de laque, que les plus connus, on doit noter :

MM. Alexander, le D<sup>r</sup> Ancelet qui a un certain nombre d'œuvres de Koyetsou; Barbouteau; W. Behrens qui a réuni une très belle collection d'Inro; Bertin, l'éminent président de la Société Franco-Japonaise, qui possède une magnifique boîte en laque d'or, que Sa M. l'Empereur du Japon lui a fait remettre, après le lancement du Yayeyama, auquel il venait d'assister. Cette boîte, signée Baïtô Koucai, de travail moderne, provient, vraisemblablement, de la petite fabrique de laques, qui fonctionnait encore, en 1888, à l'intérieur du palais impérial.

M. Bertin a reçu aussi une très belle boîte en laque d'or, don de l'illustre marquis Ito, le célèbre homme d'État Japonais.

S. Bing, vice-président de la Société, un des premiers initiateurs à l'art Japonais, dont la belle collection vient d'être dispersée après sa mort.

M. M. S. Blès, qui, dans sa collection d'ivoires, recherche surtout les ivoires laqués d'or.

MM. Brenot, Bullier, Burty un des premiers japonisants, qui avait formé une remarquable collection.

Cernushi le fondateur du Musée qui porte son nom.

MM. le Comte Isaac de Camondo, Cognac, Raphael Collin.

M. et Mme Colmet Dâage, les aimables collectionneurs de laques d'or.

MM. Cosson, Curties qui recherche les Inro de Koyetsou;

D'Ennery dont le musée contient une curieuse collection de Netsouke laqués, sous la direction de monsieur Deshayes, le connaisseur éclairé de la céramique Japonaise.

Le duc d'Edimbourg, qui a fait une collection de laques portant l'armoire de la famille princière Toda.

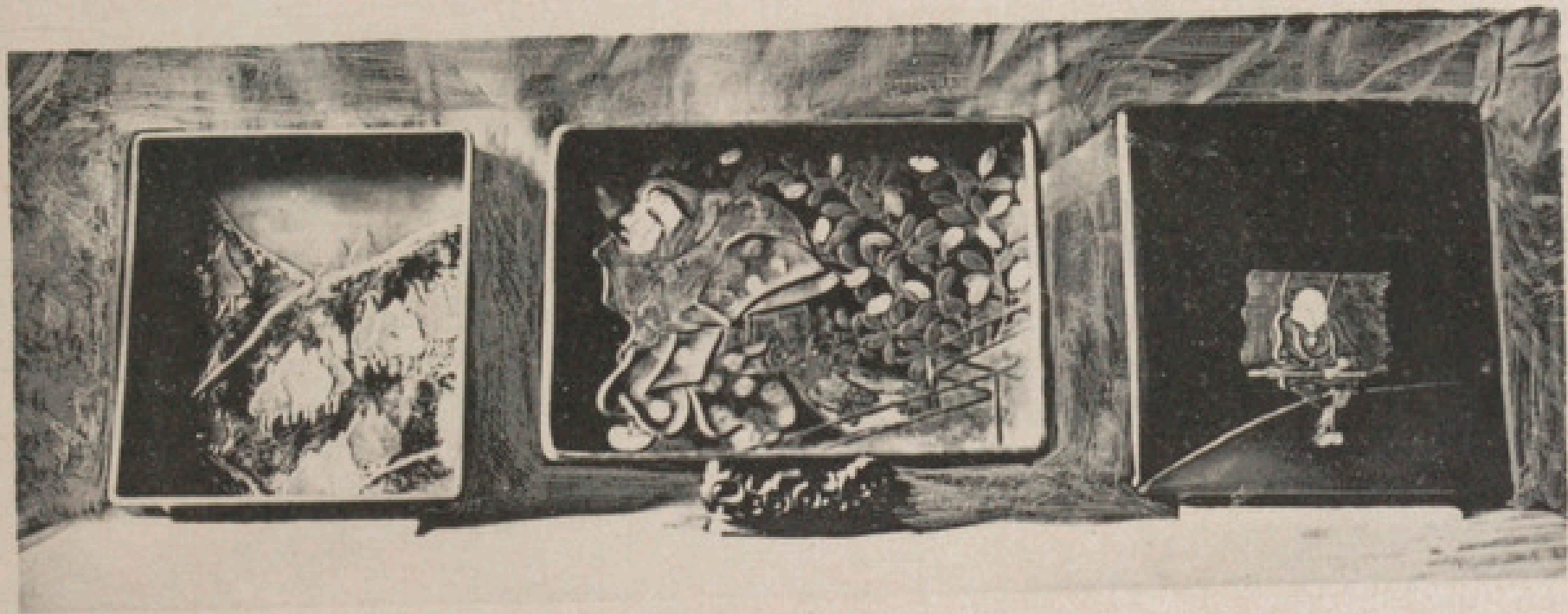
MM. du Pré de Saint-Maur, D<sup>r</sup> Edmond Fournier, qui possède des œuvres de Koyestou; Garié, dont la collection vient d'être vendue, il y a peu de temps.

MM. Gerbeau, E. Gilbertson; Gillot l'amateur éclairé, décédé il y a deux ans; Madame V<sup>e</sup> Gillot.

Les frères de Goncourt; M. Louis Gonse l'auteur d'un remarquable ouvrage sur l'art Japonais.

M. Guimet, le fondateur du magnifique musée que tout le monde connaît.





2

1

3



4



5



7

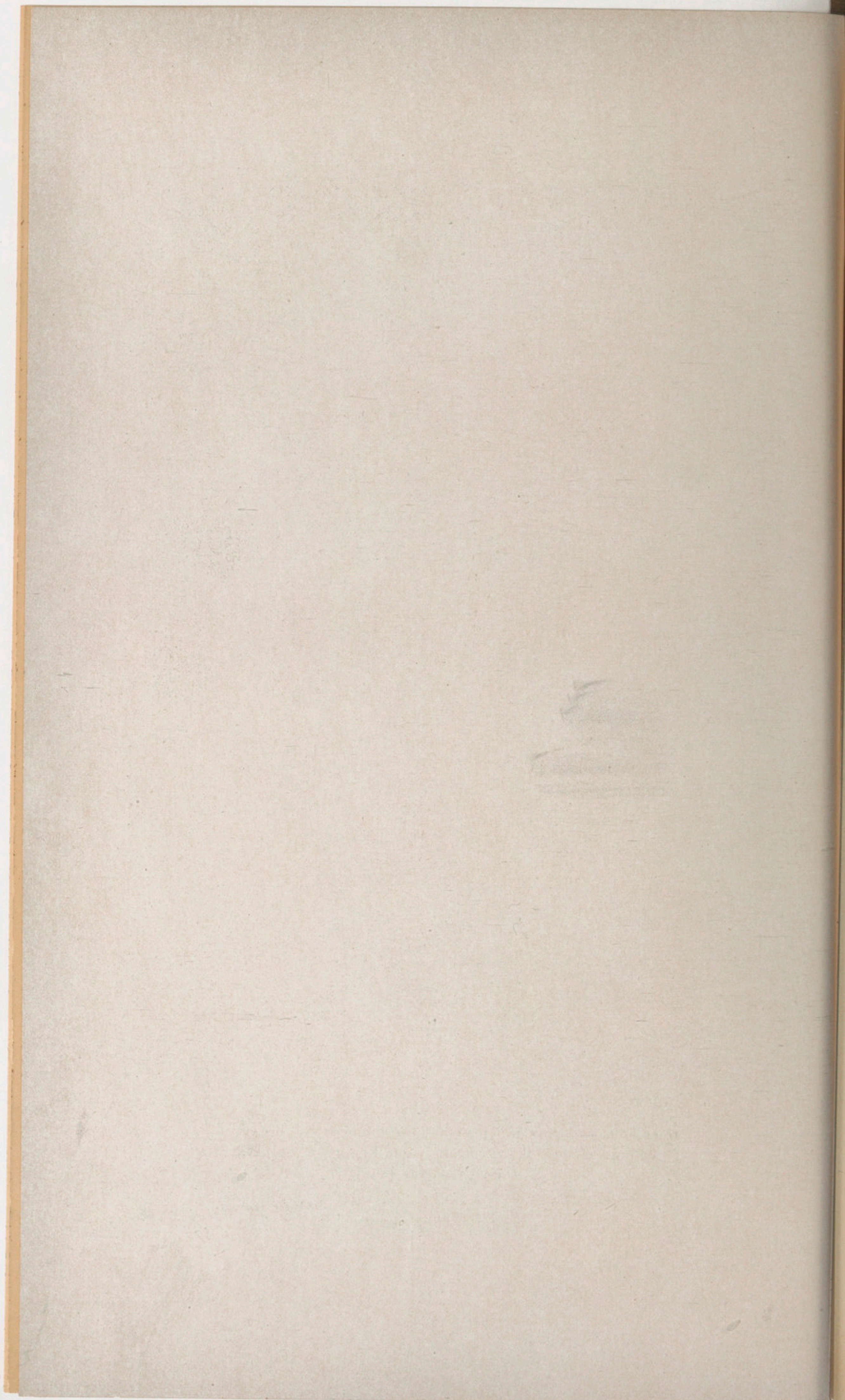
8

6  
9

10

11







La collection Hamilton, feu Ernest Hart, M. Ch. Haviland, qui, dans ses laques anciens, possède une boîte à rouleaux bouddhiques, de l'époque de l'Empereur Shomou tennô (724-749), figurée dans l'album de M. Migeon (fig. 212).

Feu Hayashi, le distingué commissaire général de la section Japonaise à l'Exposition universelle de 1900, notre bien regretté collègue.

MM. G. Hoentschel, Marcus B. Huish, Jacoby de Berlin, Jasselme décédé, y a plusieurs mois.

The South Kensington Museum où se trouvent des spécimens de laques remarquables.

M. Raymond Kœchlin, le collectionneur émérite, qui recherche surtout les laques et les œuvres du x<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle.

M. Hugues Kraft, l'explorateur connu.

Mme Langweil qui a réuni aussi une très belle collection de pierres dures et de porcelaines.

MM. Marteau, Massicot, Montefiore, Mutiaux, Openheimer, Portier, Johannis Reynaud, Rivière qui a réuni des œuvres de Koyestou. Sir I. C. Robinson, Alexis Rouart le sympathique collectionneur.

MM. Sarlin, Edmond Taigny, Tomkinson, Trower :

M. Henri Vever, dont la belle collection est si bien choisie ;

M. Worch, le grand importateur d'objets d'art du Japon et de la Chine et d'autres, encore, qui tous, s'inspirant du véritable goût artistique, ont apprécié, au plus haut degré, et admirent à sa juste valeur l'incomparable beauté des laques du Japon.

---

*Explication des objets tirés de la collection au D<sup>r</sup> Ed. MÈNE :*

1. — Plateau par KÔRIN : Daïmyo s'enfuyant avec une jeune fille au travers d'un jardin.
2. — Boîte par KÔRIN : Intérieur : Forêt de pins.
3. — Couvercle : Bûcheron portant un fagot.
4. — Grande boîte par RITSOUO (Signé RITSOUO et cachet KWAN) : Le couvercle est orné de feuilles et de gousses, à l'extérieur.
5. — Intérieur du couvercle décoré d'un poisson d'argent.
6. — Grande boîte par RITSOUO (signée RITSOUO et cachet KWAN) : Vieillard assis sous un arbre, ayant près de lui un enfant qui regarde voltiger les papillons.
7. — Boîte par KOYETSOU. — Fagots.
8. — Intro en laque noir. — Barque amarrée dans les herbes (signé KAJIKAWA).
9. — Intro en bois. — Fleurs de Chrysantèmes (signé cachet KWAN).
10. — Intro en bois, décoré d'un éléphant (signé RITSOUO et cachet KWAN).
11. — Petite boîte ronde. — Libellules volant (signée cachet KWAN).

( Voir ci-contre. ).

---

## II

# Un Nouveau Livre sur le Japon

Par le Marquis de la MAZELIÈRE

---

## LE JAPON DES TOKUGAWA

---

### LA VIE EXTÉRIEURE

KIOTÔ, OSAKA, LE TOKAÏDO (1)

### I

Le Kiôto d'alors ne rappelait ni la capitale de Heian, ni la cité féodale du moyen âge, ni la ville somptueuse de la Renaissance. Kiôto, calme et discret, se plaisait aux arts délicats. Construits trop hâtivement, les palais et les temples du xvi<sup>e</sup> siècle avaient été pour la plupart détruits par les incendies ou les tremblements de terre, et le xvii<sup>e</sup> siècle avait peu fait pour la gloire de Kiôto. Cependant quelques beaux temples s'étaient ajoutés aux temples d'autrefois : Uzumasa, le Nishi Honganji, Nishi Otani, le nouveau Chion-in et Ieyasu y avait bâti un palais merveilleux, le *Nijô no Rikiû*. C'était en 1601, aux jours sombres des grandes guerres. A l'extérieur le Nijô est encore une forteresse féodale avec ses larges douves, ses murs aux blocs énormes et ses tours dont chaque étage est accusé par un toit à la Chinoise. Mais de l'intérieur on a dit que c'était un rêve d'or.

Deux portes monumentales conduisent dans le *Nino-Maru*, la seule partie de l'édifice qui subsiste : l'une, le *Karamon*, est de métal doré, la seconde, l'*O Kuruma yosé* est doré d'admirables sculptures de paons et de phénix, que Hindari Jingorô avait exécutées pour le palais de Fushimi.

Les appartements sont beaucoup plus grands et plus hauts que ce n'est d'ordinaire le cas dans les palais japonais ; les murs et les plafonds

(1) Ce chapitre est emprunté au dernier tome, le troisième, d'un ouvrage, qui, avec les deux premiers, forme un ensemble de plus de 1.700 pages, et doit paraître prochainement. Lu par M. Félix Régamey.



sont des boiseries de hinoki et de keyaki qui sont dorées ou recouvertes de laque d'or. Les boiseries des cloisons servent seulement de cadres à des panneaux mobiles. Ces panneaux ont été décorés par les grands maîtres de Kano avec un sens du style décoratif que l'Europe n'a jamais possédé. Ici ce sont des paons, des oies sauvages, des hérons et là des tigres et là des palmiers ou des saules pleureurs et là des aigles immenses planant sur des pins de grandeur naturelle.

Mais cet art grandiose n'était plus celui du xviii<sup>e</sup> siècle. Si l'on avait alors cherché un nom pour Kiôto on l'eût appelé *la cité de Kôrin* tant le génie de ce maître tout ensemble impulsif et précieux apparaissant partout dans la décoration des temples et des maisons, dans les laques, les poteries, les bibelots d'ivoire et de bois sculpté, les bronzes, les émaux, dans l'art de disposer les jardins et d'arranger les fleurs, jusque dans la manière de s'habiller, de marcher, de se divertir. Et le grand artiste de Kiôto en avait si bien compris le charme particulier, ce charme qui nous fait penser à Florence, elle aussi savante dans l'art de mêler aux plaisirs délicats le culte des grands souvenirs, elle aussi bâtie dans un paysage délicieux, sous un climat enchanteur où l'on a de brusques surprises de vent froid et de pénétrant brouillard ; le grand artiste avait synthétisé en traits si justes, si précis, et cependant si larges, si nets, toutes les beautés de Kiôto, que son art semblait plus vrai que la nature et que l'on ne pouvait s'empêcher de l'expliquer par ses œuvres. La mousse blanche et rose des cerisiers embaumait-elle les jardins de l'Omuro Goshô ou les rives de l'Oï au village de Saga, les jeunes filles pensaient aux *fukuma* où le maître avait en blanc et noir esquissé ses plus doux rêves. La brise fraîche se levait-elle en un soir d'été sur le pont de Shijô, ridant les flots rares et caressant les joncs, ou l'hiver quelque héron faisait-il ses plumes sur la neige de Maruyama, peintres et kuge se rappelaient ces kakemono monochromes gardés jalousement pour les chanoyu. Mais si c'était l'automne, et qu'au bord de la sauvage gorge de Takaozan déjà plongée dans la nuit, le soir fit couler ses laves sur les flancs des érables empourprés, que toute la plaine baignât dans la lumière, que le Hieizan semblât un volcan, un même cri s'échappait de toutes les bouches : « Oui, c'est l'or de Kôrin. »

## II

A Kiôto l'on ne voyait qu'artistes et poètes épris de fugitives impressions et de nobles souvenirs, mais à Osaka tout disait la jeunesse, la vie, l'ivresse de la richesse et des plaisirs.

Déjà en 1600 Will Adams en faisait cette description :

« Nous trouvâmes Osaka une très grande ville, aussi grande que Londres dedans ses murailles, avec beaucoup de beaux ponts de bois

d'une grande hauteur, servant à passer sur une rivière aussi large que la Tamise à Londres. C'est l'un des premiers ports de mer du Japon. »

Au cours du xvii<sup>e</sup> siècle la ville s'était beaucoup enrichie : il nous faut figurer le port, les quais, les docks, les cinq cents ponts, le Shinsaibashi-suji, tendu de voiles en été, avec ses boutiques, les plus belles du Japon, ses lieux de plaisir, la foule pressée, où se confondaient toutes les classes ; la rue qui longe le canal de Dôtombori, ses baraques de foire, ses restaurants, ses théâtres de marionnettes et d'acteurs, ses lutteurs, ses acrobates, ses vendeurs ambulants, les grands marchés de poissons à Zakoba, de riz à Dôjima, de légumes à Temma et non loin de ce dernier le temple de Tenjin, qui aux jours de fête semblait un bazar, enfin l'île de Nakanosima entre les deux bras égaux de la rivière ; les fêtes de nuit, les feux d'artifice, les bandes joyeuses, les vendeurs de boissons et de sucreries, et, sur l'eau, les barques où les riches marchands promenaient les courtisanes peintes aux robes magnifiques.

### III

Au xvii<sup>e</sup>, au xviii<sup>e</sup> siècle toute la vie du Japon semblait concentrée sur le Tôkaïdô, qui unit Yedo-Kiôto et Osaka. C'était une belle voie dans le Kantô, une voie assez étroite dans le Gokinai, un sentier coupé d'escaliers dans les montagnes ; la chaussée était pavée en quelques endroits mais ailleurs macadamisée avec des cailloux. Il y passait peu de voitures, les voyageurs se servaient de chaises à porteurs, les transports se faisaient à dos de bœuf ou de cheval. Depuis 1604 de gros tertres surmontés d'enoki, de cerisiers ou de pins marquaient les ri, de moindres tertres les subdivisions du ri. Il y avait quelques ponts de pierre, beaucoup de ponts de bois ; certaines rivières se passaient à bac et d'autres à dos d'homme, le bakufu qui se défiait des daimiô de l'Ouest tenant à ne pas rendre trop facile l'accès de la capitale. Presque partout la route était bordée de pins ou de cryptomerias : la plupart ont été arrachés à l'époque de la Révolution.

Le Tôkaïdo traversait plusieurs grandes villes et nombre de villages importants. Dans 53 il y avait, sous la surveillance d'*ekiteishi*, des relais de porteurs, de bœufs et de chevaux non ferrés mais chaussés de sandales, comme aussi des hôtels et des maisons de prostitution, des boutiques où l'on vendait tous les objets nécessaires aux voyageurs : chapeaux, chaussures, parapluies, manteaux de paille et de papier huilé, des *guides* détaillant toutes les curiosités de la route : dès le début du xviii<sup>e</sup> siècle ces *guides* étaient enrichis de gravures sur bois ; à la fin du siècle on y ajouta de bonnes cartes.

En sortant de Kiôto, le voyageur traversait d'abord les montagnes pittoresques qui forment les contreforts du Hieizan ; il atteignait la jolie



ville d'Otsu et le Biwako, dont les eaux bleues reflètent des collines ombragées de grands arbres; il passait le Yodo à Seta sur le fameux pont de bois, dont un îlot divise les parties inégales, et la ville lui paraissait charmante, s'allongeant sur les deux rives du fleuve jusqu'au lac, se détachant bien contre un fond de montagnes pittoresque que domine un pic en forme de cône souvent comparé au Fuji. Après avoir franchi les collines qui entourent le Biwako, vu Kusatsu et Tsuge, traversé le pittoresque Suzuka-tôge qui borne l'Omi, l'on entrait dans la grande plaine de l'Ise. De part et d'autre de la route ce n'étaient plus que des rizières. Le sol fertile et bien cultivé donnait jusqu'à trois récoltes par an, car avec le riz on plantait d'autres légumes que ses hautes tiges protégeaient de la chaleur et qui, la moisson finie, poussaient et mûrissaient à leur tour. Les rivières, les canaux coulaient entre des digues élevées, dont la terrasse formait une route plantée d'arbres, et les envoyés hollandais qui venaient rendre hommage au shôgun croyaient reconnaître quelque site de leur pays : les moulins qui faisaient monter l'eau remplaçaient les moulins à blé de la Hollande, mais les moulins japonais n'ont qu'une roue; il leur manque et la tour et les ailes. En juin paysans et paysannes enfoncés jusqu'à mi-jambe dans la boue des rizières inondées arrachaient les jeunes pousses et les replantaient par rangées régulières; en été, ils étaient comme perdus au milieu des hautes plantes vertes; dès qu'octobre avait fait tomber les fleurs, ils récoltaient les tiges jaunies. Tantôt on se servait du râteau (*kumade*) et tantôt de la charrue (*karasuki*); on travaillait la terre avec la bêche (*suki*) on moissonnait avec la faux (*ôgama*); pour décortiquer le riz on le pilait dans des mortiers. Ici et là étaient tendus de grands filets de chasse (*tori ami*); ailleurs se dressaient des pieux enduits de glu (*essahizao*).

Nagoya la résidence du daimiô d'Owari, était la plus grande ville du Tôkaïdô. Son port, situé au fond de l'Owariwan, attirait beaucoup de jonques; les pèlerins en aimaient les temples, surtout le Higashi Honganji, l'un des beaux édifices du Japon; mais les voyageurs étaient surtout curieux de voir le shiro avec ses larges fossés, ses murs énormes, le donjon que surmontaient deux dauphins d'or. Seuls quelques rares privilégiés pouvaient en visiter l'intérieur, en admirer les célèbres peintures : des cerisiers et des faisans de Mitsuoki, des scènes populaires d'Ukiyo Matahei, des fleurs et des oiseaux d'Eishin, de Motonobu et de Tanûi.

L'Owari et le Mikawa n'étaient pas pour intéresser les admirateurs de sites pittoresques, mais dans leurs riches plaines nombre de villages possédaient de bonnes auberges qui attiraient les touristes amis du plaisir et de la vie facile. A Okasaki, capitale du daimiô de Mikawa, l'on passait de Yahaigawa sur un grand pont de bois de soixante-quinze arches que dominaient les tours du shiro féodal.



Enfin c'était l'Océan. Sur la côte plate les bois de pins alternaient avec les rizières; les fortes marées couvraient et découvraient la plage au sable fin où des cristaux de fer brillaient au soleil. L'on faisait halte au bord de la baie de Hamana qui forme un grand lac intérieur communiquant avec la mer par un étroit chenal. Les terriens s'amusaient à regarder tourner les vols de mouettes. Ici accroupis sur un rocher, des paysans pêchaient à la ligne; là, toutes voiles dehors, des marins cinglaient au large, pour la pêche au harpon (*yasu*); là encore, poussant à la perche leurs chalands plats entre les grands joncs des lagunes, ils jetaient leurs filets (*yotsude ami*) ou disposaient ces grands paniers (*ikesu*) dont le poisson pris faisait sonner la clochette.

Après avoir traversé en bac l'estuaire du Tenriûgawa, les voyageurs s'éloignaient de la côte pour atteindre la ville de Kakegawa.

En la quittant, ils trouvaient l'Oigawa trop rapide pour qu'on pût le traverser en bateau. Des coolies nus portaient les grands dans les norimono, samurai et bourgeois sur des planches appelées *rendai*, les gens du peuple sur leurs épaules. Dramaturges et romanciers aiment à placer quelque scène de meurtre ou de suicide sur les bords de l'Oï. Mais, le plus souvent, on n'y voyait que des épisodes comiques : des enfants ou des vieilles femmes en larmes; un bonze trempé jusqu'aux os; une jeune femme cramponnée aux épaules d'un porteur, qui la tenait par les jambes et tendant en arrière des formes provoquantes dont se gaudissaient les loustics.

Shizuoka ou Fuchû retenait moins la foule par ses souvenirs d'Ieyasu que par ses jolis objets de paille tressée.

Au delà de Shizuoka commençait la partie glorieuse du Tôkaïdo. L'on contournait la baie de Suruga que borde à l'est la presqu'île montagneuse d'Isu, tandis qu'au nord s'élève le majestueux cirque du Fuji. Se détournant de leur chemin, les voyageurs les moins pressés parcouraient le petit promontoire sablonneux de Mio-no-Matsubara; à l'ombre des pins, quelque lettré déclamait les beaux chœurs de la *Robe de plumes* : c'est en cet endroit même que la fée s'éleva dans le ciel. Puis, après avoir regardé au sud la blanche petite ville de Shimizu comme nichée dans les roches qui bordent la mer et les monts pittoresques du Kunôzan, célèbres pour leurs temples construits par Ieyasu, l'on reprenait le Tôkaïdô.

Marcheurs, cavaliers et voyageurs en palanquin passaient bientôt par de nouvelles émotions; à l'ouest du cirque, le Fujigawa roule vers la mer ses eaux torrentueuses en formant des rapides célèbres. Et de nouveau les porteurs nus, aux reins solides, aux jambes musclées se plaisaient à effrayer les passagers, tantôt en feignant de perdre pied dans l'eau profonde, tantôt en se laissant quelque peu entraîner par les flots rapides, de nouveau l'on voyait pleurer des enfants, pâlir des matamores, prier



des bonzes aux yeux hagards et quelque jolie fille à l'humeur facile s'accrocher, en jouant la terreur, aux épaules de son coolie. Et de nouveau encore les lazzi éclataient, pîtres de profession et pîtres improvisés s'amusant à mimer grotesquement et la terreur du faux matamore et la mine piteuse du moine trempé serrant son chapelet contre son cœur, et la crainte jouée de la belle fille.

A Suzukawa, tout le monde s'arrêtait pour contempler le Fuji : de ce point il apparaît dans toute sa majesté. Le cirque de montagnes où des châteaux des rochers surgissent au milieu de pins et de cryptomerias s'ouvre largement vers la mer ; les flots viennent mourir près de la route. Seul, au milieu du cirque, se dresse le cône, et les forêts, les pentes nues, la cime neigeuse lui font comme trois ceintures de couleurs différentes sur lesquelles se joue diversement la lumière.

Sur le versant oriental de la baie, on faisait halte à l'endroit même où les monts d'Izu se séparent de la grande chaîne ; puis les voyageurs formés en longue caravane, on suivait l'étroit chemin, qui, s'éloignant du rivage à Numazu, pénètre dans le cirque même du Fuji et en gravit la ceinture orientale. Pour nous figurer le spectacle, il faut parcourir les albums d'estampes que nous ont laissées les maîtres graveurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècles. Voici par un jour de soleil, un raidillon, un escalier : on ne voit rien qu'un plan oblique de grands chapeaux serrés les uns contre les autres et l'on pense aux soldats romains montant à l'assaut en formant la *tortue*, mais au-dessus des chapeaux émergent deux charmantes femmes, coquettement assises sur des chevaux ; et les rayons qui tombent presque droits carressent joliment les chapeaux plats, la croupe pleine des bêtes et les chevaux huilés des deux charmantes femmes coiffées comme pour aller à la cour ; voilà l'hiver ; sous la neige tombée, sous la neige qui tombe, à peine reconnaît-on la caravane : rien que de grands chapeaux blancs, de grands manteaux blancs. Et voilà maintenant la pluie, l'eau claquant sur les manteaux et les chapeaux de paille d'une bande en déroute, tandis que derrière les grandes raies obliques l'on aperçoit comme des paysages superposés, mais de telle sorte que les paysages inférieurs déborderaient de plus en plus le paysage supérieur et lui feraient plusieurs ombres : au premier plan des arbres aux formes très nettes, derrière des arbres dans la brume, puis de la brume où se détachent quelques arbres, puis arbres et brume mêlés à ne pas se distinguer, puis de la brume où l'on ne sait plus s'il y a des arbres. Et voilà encore une tourmente de vent : les chevaux qui se cabrent, les bœufs qui ne veulent plus avancer, des hommes blottis derrière les arbres et les rochers, des femmes se débattant contre leur parapluie empli de vent, tandis qu'une rafale les coiffe de leurs jupes troussées.

Si la foule offrait mainte scène comique, la nature déployait un paysage

admirable. Se retournait-on, c'était le golfe de Suruga et sa côte dentelée, ces bandes de terre fines et tortueuses que les maîtres Japonais aiment à dessiner, la baie d'argent ridée de vagues, plus loin la mer aux teintes variées, pourpre ici, et là presque noire, d'émeraude ou de turquoise à l'ombre des écueils rougeâtres entourés d'un cercle d'écume qui de loin semblait immobile, enfin la grande nappe d'azur calme jusqu'à l'horizon.

A gauche, on dominait le cirque de Fuji ; à droite, on apercevait au fond du précipice le lac de Hakone, les rives escarpées et l'eau verte où les reflets des bords faisaient de grandes taches brunes et bleues ; montagne et lac n'apparaissaient que par moment sous les branches des matsu tordus et des grands cryptomeria. Plus en montait, plus la vue s'étendait, mais en perdant de son relief. Aux grandes forêts dont la flore est la plus variée du monde avaient succédé des bois de pins, de cyprès et de thuya rabougris, puis un sol avare aux herbes rudes. Les chevaux et les hommes glissaient sur les pierres usées. Enfin l'on atteignait le col. Après avoir soufflé un moment, on descendait rapidement sur Hakone, aperçu au fond d'un trou.

A la sortie de Hakone, se dressait la barrière qui séparait le Kantô du Kansei ; tous, excepté les daimiô, devaient quitter leur palanquin pour passer entre les murs que gardaient des sentinelles.

En atteignant Odawara et le Sakawa, l'on trouvait la baie de Sagami aussi belle que le Surugawan. Laissant au sud Kamakura déchu, l'on traversait le nord de la presqu'île. Déjà se déployait le merveilleux paysage de la baie de Yedo. Depuis Kanagawa au port animé jusqu'à la capitale, le Tokaïdô était une grande rue bordée d'hôtels, de boutiques et de maisons de prostitution ; le long de cette rue, les villages se rapprochaient et longtemps avant d'arriver à Yedo l'on était déjà dans une ville.

#### IV

Ce n'est point assez de décrire le Tōkaïdō, il faudrait en rendre la vie, une vie si intense que, même à l'époque où le pays était en pleine décadence, Siebold reconnaît n'avoir rien vu de pareil en Europe ; il faudrait réunir dans un même tableau les gravures des maîtres du dix-huitième siècle, les récits des Hollandais, les romans japonais, surtout le *Hiza Kurige*, ce chef-d'œuvre d'humour populaire.

Aucun pays n'a possédé une telle variété de costumes, aucun n'a présenté tant de scènes charmantes ou drôles, tant de traits de mœurs particuliers. Et l'existence des Japonais était toute extérieure comme l'était celle des Grecs et des Romains et les gens de toutes les classes devaient sans cesse traverser le Tōkaïdō, et la traversée était longue, car chacun en prenait à son aise, les Japonais n'aiment pas à se presser.



Dans leurs voyages, les grands se servaient du *norimono*, dont l'usage fut interdit aux marchands en 1681 et aux simples samurai en 1737 : c'était une chaise à deux, quatre ou huit porteurs, où l'on se tenait accroupi ou assis les jambes étendues ; l'unique barre des porteurs se trouvait au-dessus de la caisse qui touchait presque le sol ; de cette manière les accidents n'étaient pas graves. Les *kago* des fonctionnaires étaient des *norimono* plus petits et plus simples. Les samurai riches voyageaient d'ordinaire à cheval, leurs femmes, dans les *kago* qui étaient de simples fauteuils suspendus sur des tiges. Tous les gens de quelque fortune se servaient d'ailleurs du *kago*, bien qu'une loi de 1615 en eut limité l'usage, mais pour les pauvres il y avait aussi de simples paniers où ils se tenaient comme pelotonnés.

Les grands se faisaient suivre d'un véritable cortège : chaque malle était portée par deux hommes qu'accompagnaient souvent des coolies de rechange. Le nombre des serviteurs rehaussait l'importance de leur maître.



Repoussée par les domestiques des grands, la foule se pressait sur les côtés de la route : paysans avec les instruments de leur travail, les uns vêtus de la culotte et de la blouse, les autres nus ; boutiquiers de la région allant faire une visite dans le bourg voisin ; marchands et artisans des grandes villes voyageant pour affaires, tous le *kakemono* troussé dans la ceinture ; pèlerins avec le bâton et le grand chapeau, bonze fuge le visage couvert et l'épée au côté, ronin la tête cachée dans une sorte de panier renversé, geisha portant le *samisen* ou le *banjo*, acteurs masqués, colporteurs, bateleurs. Les coolies passaient superbes, ils semblaient vêtus plus richement que les princes quand le soleil se jouait sur leurs tatouages aux chaudes couleurs, représentant des armes, des instruments, des étoiles, des animaux, des dragons et jusqu'aux scènes les plus compliquées. Dans cette foule, ce n'étaient que rires, grimaces, plaisanteries, satires bon enfant. Au milieu de la cohue, un cheval s'avancait, chargé de deux paniers se faisant contrepoids : dans chacun d'eux, une jeune femme accroupie, raide et digne dans sa robe éclatante et tenant haut la tête à la coiffure compliquée. Sur cet autre cheval, femme et enfants étaient empilés dans les deux paniers, le chef de famille se tenait à califourchon sur la selle. Et le peuple disait : voici les trois buddha, les *sambokôjin*. Cependant arrivait un *duihachi gurumâ*, une charrette à bagages, ou c'était une file de bœufs chargés de gros paquets, tandis que le coureur de la poste hurlait pour qu'on le laissât passer ; nu, ses lettres attachées au bout d'un bâton, il devait courir sans jamais s'arrêter jusqu'au relais où l'attendait son remplaçant.

V

Partis de bon matin, tous ces gens se reposaient vers le milieu de la journée dans des auberges et des maisons de thé : on leur servait des bols de laque pleins de riz qu'ils prenaient avec des bâtonnets ; quelques-uns la tête renversée avalaient le macaroni filant que tenait leur main levée ; d'autres se contentaient de fèves ou de sucreries ; les riches buvaient du sake, les pauvres du thé vert très léger. Puis comme personne n'avait hâte de finir un voyage agréable, on se dispersait sur la place pour regarder des lutteurs ou des acrobates, pour écouter des bateleurs ou consulter des diseuses de bonne aventure.

La scène la plus curieuse était celle de l'arrivée au campement du soir, tous se pressaient, se bousculaient, dans la peur de ne plus trouver de place. Les belles auberges étaient réservées aux grands et à leur suite ; souvent le cortège d'un daimiô remplissait les auberges de trois ou quatre villages. Les gens modestes couchaient dans les maisons de thé, dans les granges ou dans la rue. Siebold, qui voyageait avec l'ambassade hollandaise dut bien passer la nuit dans une maison de filles, et il avait un billet de logement officiel. Auberges et maisons de thé, propres et bien tenues, étaient d'ailleurs réputées pour leur bonne chère, mais leurs hôtes en sortaient passablement écorchés ; en 1804 nombre d'hôtels se syndiquèrent, s'engageant à baisser leur prix ; ces hôtels faisaient flotter la bannière de l'association.

Pendant que les retardataires se disputaient aux portes des villageois, réclamant un gîte pour la nuit, les premiers arrivés prenaient leur bain d'eau chaude dans les cours ou dans la rue, hommes, femmes, enfants tout nus s'accroupissaient dans des baquets. Ensuite les gens se dispersaient sur la grève pour admirer le paysage, surtout si c'était par un beau jour d'été, que le couchant empourprât le Fuji et les monts de Hakone : à l'ouest, l'horizon était d'or ; à l'est, les derniers nuages rouges s'éteignaient, le ciel était d'un bleu sombre où brillaient quelques étoiles. Et la lune s'élevait lentement, jetant ses rayons sur les vagues qui les mêlaient aux dernières pourpres du soir. Mais bientôt de grosses nuées d'orages cachèrent la lune et les étoiles, le tonnerre grondait dans un ciel sans éclairs, les lucioles traçaient leur cercle de feu au-dessus des rizières et dans la baie les vagues plus fortes grossissaient en masses noires, puis éclataient en écume phosphorescente.

Dans le bourg, brillaient partout des lumières ; les voyageurs sortaient dans la rue avec des lampes à main (*teshoku*). Les terrasses, les petites chambres des maisons grandes ouvertes étaient parées de lanternes de papier multicolore contre lesquelles insectes et papillons battaient leurs ailes ; l'on voyait ici diner de pauvres gens qui riaient avec les musume,



là de riches marchands qui faisaient danser des maiko au son du samisen pincé par des geisha, et là des filles de joie dans des robes éclatantes s'offraient aux clients qui attachaient leurs sandales au tabouret de la belle choisie.

\*  
\*  
\*

Et cependant un jeune homme s'est attardé sur la route déserte ; à la petite natte ramenée sur son front rasé, aux épaulières empesées, aux deux sabres on reconnaît facilement le samurai. Il se presse, il semble avoir peur. Sans doute les voleurs le troublent peu, mais il craint de rencontrer ou le *Yanuki bôzu*, le moine bourru, ou le *mitsume niûdo*, le bonze à trois yeux, ou un *bakemono*, s'entend un renard déguisé. Et soudain il voit une jeune fille assise sur le tertre, qui marque le ri ; c'est une geisha, ses beaux cheveux sont savamment peignés ; elle a les yeux doux, et sa tournure semble gracieuse dans la robe modeste.

— Aidez-moi, dit-elle, je tombe de fatigue et de faim.

A peine la sent-il s'appuyer sur son bras, que dans cette sombre nuit, où palpitent les lucioles, il croit la reconnaître pour un kitsune. Trop fier, il ne dit rien et marche d'un pas égal, mais elle l'a senti tressaillir et, ne pouvant croire qu'on la suspecte, elle s'est prise à le suspecter. Défiant, ils se hâtent silencieux. Mais, comme ils suivent une digue entre une lagune et une rizière, voilà que des feux follets se jouent dans les roseaux abaissés et redressés par le vent, dont la houppe semble s'effeuiller en étincelles. Une poule d'eau agite les joncs, un crapaud crie. C'est lugubre. Le silence maintenant. Était-ce bien le cri d'un crapaud, le frémissement d'une poule ? A la lueur d'un feu follet, une vague forme blanche s'élève qui agite de longs cheveux noirs. C'est un yurei : le jeune noble, la geisha se serrent l'un contre l'autre, ils sentent battre leur cœur, ce battement trahit leur faible humanité. Cessant de se craindre dans la peur commune, ils se pressent la main et, se sachant également faibles, ils commencent à s'aimer.

## VI

La grande curiosité, le grand effroi aussi des passants, c'étaient les escortes des daimiô qui, deux fois par an, se rendaient dans la capitale, encombrant les routes le jour et les auberges la nuit. Les paysans étaient recrutés de force comme porteurs (*sukego*), mais beaucoup de villages se rachetaient en payant une taxe. Chassant devant eux les coolies, les samurai hautains, solennels, marchaient en levant haut les jambes, de cette manière grotesque que caricature Hokusai. Il y avait

des costumes de tous les clans, des armures et des armes de tous les âges : hallebardiers, piquiers, arquebusiers, archers. Les porte-bannières tenaient haut les grandes piques où étaient attachées les insignes du clan. Les *hasamibako*, les coffres aux bagages étaient portés avec solennité, l'ombrelle (*tategasa*, *daigasa*), les armes et les ustensiles à thé (*chabento*) traités comme des objets religieux. Les karô s'éventaient superbement : leurs grands sabres, attachés en travers, barraient la route ; le vent enflait leurs larges jupes, les manches énormes, les bavolets des casques, les housses des chevaux. En tête de ces cortèges, qui comp- taient parfois un millier d'hommes, le héraut agitait son éventail en criant : « Prosternez-vous. » Tous se prosternaient dans la poussière. Un samurai conduisait en laisse le cheval richement caparaçonné du daimio ; lui-même on l'apercevait entre les stores abaissés de sa litière, jeune, efféminé, avec une robe brodée, un large pantalon de soie jaune ou rose, les joues fardées, les yeux peints, l'air alanguiné, et mollement couché sur des coussins, le fantôme des héros d'autrefois, dont il portait le nom.

Deux cortèges venaient-ils en sens inverses, l'étiquette fixait les moindres détails de ces rencontres. Le daimiô dont le rang était le plus élevé avait droit à la préséance, l'autre devait descendre de son palanquin et ranger ses troupes sur l'un des côtés du chemin. Cependant les querelles étaient fréquentes entre les cortèges des daimiô rivaux, surtout entre gens du nord et gens du sud.

Mais, plus encore que la crainte, de pareils défilés éveillaient le mépris des hommes intelligents. Le sens du comique est l'une des qualités propres des Japonais, celle-là peut-être qui les distingue le plus des autres peuples de l'Asie. Sur un dessin de Hôen (première moitié du xix<sup>e</sup> siècle), nous voyons un cortège d'insectes ; tout autour de la cage à cigale où repose le daimiô invisible, des sauterelles et des guêpes, brandissant des fleurs en guise de lances, s'efforcent d'imiter la démarche grotesque des Fracasse à deux sabres.

---

18 Décembre. — Conférence : M. de LUCY-FOSSARIEU  
Les Monuments commémoratifs français au Japon.  
(Avec projections.)

Cette conférence, illustrée, sera publiée prochainement.



**Souscriptions**  
DE LA  
**Société Franco-Japonaise de Paris**



POUR L'HUMANITÉ

I

*Le Conseil d'Administration de la Société Franco-Japonaise de Paris, pour répondre aux vœux exprimés pour un grand nombre de Membres a voté à l'unanimité l'ouverture d'une souscription destinée à venir en aide à la **Croix-Rouge Japonaise**.*

*En souvenir des services rendus par cette institution aux soldats français blessés de l'expédition de Chine en 1900 et admirablement soignés au Japon, un pressant appel a été adressé aux membres de la Société Franco-Japonaise et à leurs amis, en faveur des victimes de la guerre Russo-Japonaise. (Séance du 23 février 1904).*

*Cette souscription a produit 7.079 fr. 95.*

II

*Le Conseil d'Administration a décidé de venir en aide à la détresse où trois provinces septentrionales du Japon sont plongées, par l'absence complète de récolte du riz en 1905, au moyen d'une souscription publique. (Séance du 15 février 1906).*

*Cette souscription a produit 16.695 francs.*

## Quelques dessins et objets d'art Japonais avec leur prix de vente

Collection E. D. et H. DUPARC. — Vente des 19-20-21 novembre 1906.

Commissaire-priseur : M<sup>e</sup> LAIR-DUBREUIL. — Expert : M<sup>r</sup> M. BIN G.

Pl. I : 1. — Statuette en bois doré représentant Amida assis, les mains jointes dans le geste de méditation. Haut. 0,29, xv<sup>e</sup> siècle. *Collection Taigny*. Prix **365** fr.

2. — *Koï*. Scène légendaire : Un sennin debout à l'avant d'une barque, se penche vers un prêtre plongé dans l'eau jusqu'aux épaules. Kakémono à l'encre de Chine, encadré. Hauteur 0,37 ; larg. 0,50. Prix **100** fr.

Pl. II : 3. — *Hok'sai*. Ghécha et homme du peuple. Dessin à l'encre de Chine, encadré. Haut. 0,29 ; larg. 0,27. *Collection Hayashi*. Prix **760** fr.

4. — *Hok'sai*. Portrait de prêtre. Dessin à l'encre de Chine, encadré. Haut. 0,37 ; larg. 0,39. *Collection Hayashi*. Prix **180** fr.

Pl. III : 5. — Kodzuka en chibuitchi, incrustée à plat, en chakoudo, d'une oie sous une tige de roseau. Revers en chakoudo et or. Ecole des Hamano. Signé : *Tomomitsu*. Prix **130** fr.

6. — Sirène enroulée, la tête à l'expression riieuse, reposant sur l'extrémité de la queue. Bois. Signée : *Tadatochi*, xviii<sup>e</sup> siècle. *Collection Hayashi*. Prix **250** fr.

7. — Garde en incrustation de Yochiro ; fer ajouré figurant un losange inscrit dans un cercle et incrusté en cuivre de filets et de fleurettes. Prix **60** fr.

8. — Serpent passant à travers une tête de mort. Bois. Signé : *Sukénaga*, xviii<sup>e</sup> siècle. *Collection Hayashi*. Prix **65** fr.

9. — Kodzuka en chibuitchi, incrustée à plat, en chakoudo et argent, d'une tige de bambou sous la lune. Ecole des Hamano. Prix **52** fr.

Pl. IV : 10. — Etui de pipe en bois naturel imitant un morceau de bois vermoulu sur lequel courent des fourmis en incrustation de métaux divers. Prix **155** fr.

11. — Inro à trois cases. Sur fond noir coupé d'un fin motif de feuillage, s'enlève, en relief de laque brun et mordoré, un décor figurant des manches de kodzuka à sujet de fleurettes et de vagues stylisées. Netsuké bois figurant un bœuf couché. Commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. Prix **300** fr.

12. — Pochette à tabac en cuir brun et peau de daim à décor géométrique sur fond vert. Garniture en fer, le bouton fermoir ciselé d'une fleur, le crochet de suspension figurant une tête de dragon, le tout incrusté de corail et de malachite. xvii<sup>e</sup> siècle. Prix **190** fr.

13. — Etui de pipe décoré sur un fond brun mordoré imitant l'écorce, d'une tige fleurie en laque d'or et d'argent. Signé : *Yoçai*. Prix **80** fr.





1



2

BRITISH MUSEUM  
R.F.

244  
G.F.A.



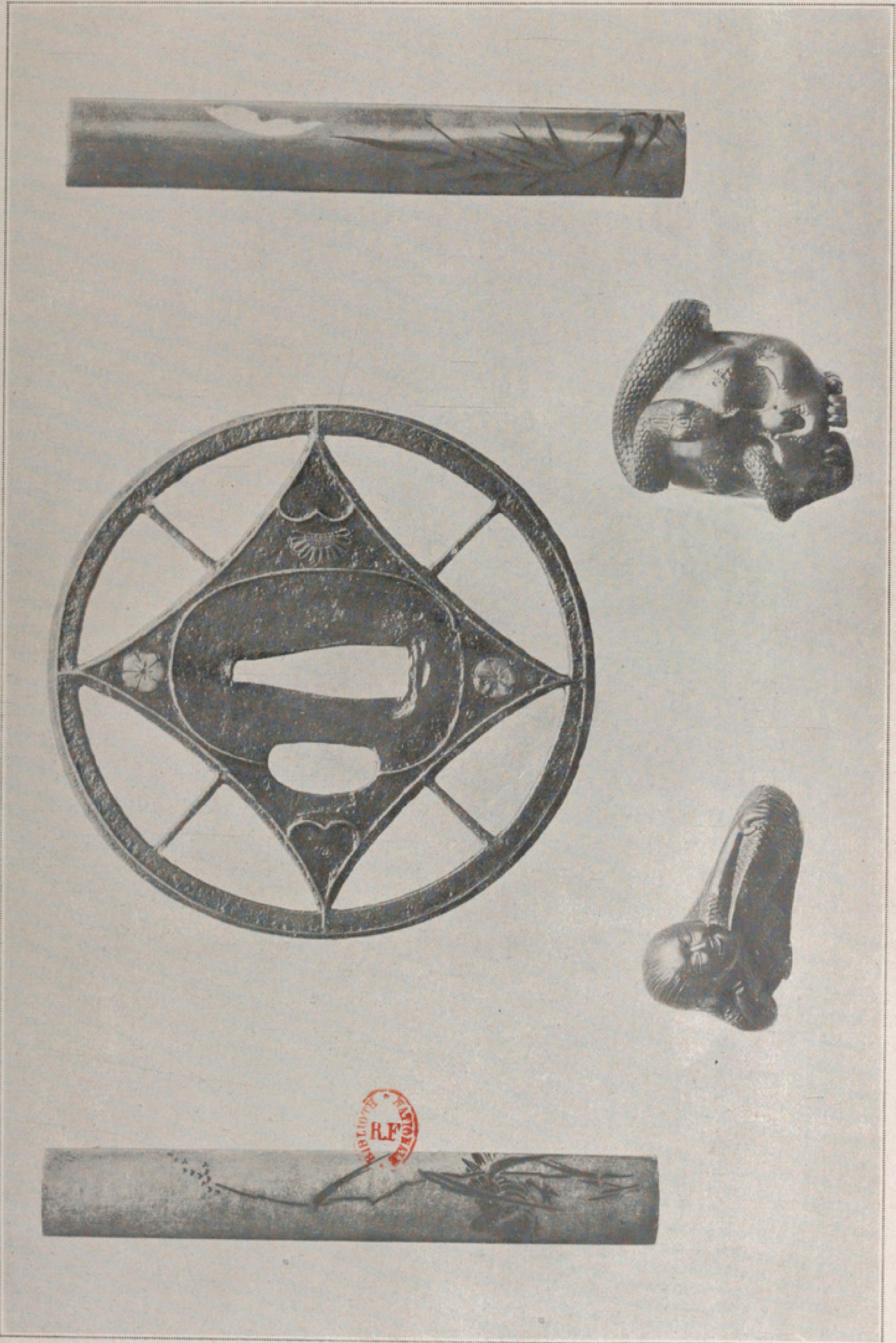


3



4





5

8

6

9

7





11

10  
13

12



## Avis divers.

---

Ce Bulletin est adressé gratuitement aux Membres de la Société Franco-Japonaise de Paris, dont les actes et les progrès sont ainsi portés à leur connaissance ; il doit aussi servir de lien entre eux. Que chacun veuille donc bien, pour aider à sa rédaction, communiquer, au secrétaire général qui en a la charge, des notes sur ses travaux : liste d'ouvrages publiés ou en préparation, études originales traitant de questions japonaises sur lesquelles on jugerait à propos d'attirer l'attention. Sur ces mêmes questions, le Bulletin pourrait répondre à toutes demandes de renseignements et accueillerait aussi bien les informations pratiques fournies par les négociants, traitant d'affaires japonaises.

Les membres sont également priés de bien vouloir envoyer au Secrétariat, en vue de l'établissement d'une liste d'invités aux fêtes de l'année, les noms et adresses des personnes qu'ils désireraient voir utilement figurer sur cette liste.

La Bibliothèque, installée provisoirement au Musée d'Ennery, 59, avenue du Bois-de-Boulogne, est ouverte tous les jeudis de deux heures à six heures. M. Chibouya, secrétaire-traducteur, se tiendra à la disposition des visiteurs pour toutes traductions ou explications de textes japonais et chinois.

Les membres sont particulièrement invités à se réunir les premiers jeudis du mois vers la fin de la journée, à toutes fins utiles... et agréables.

Editeurs, auteurs et amateurs sont priés de faire bénéficier la Bibliothèque des ouvrages traitant du Japon dont ils peuvent disposer.

Publications périodiques dont le service est fait à la Bibliothèque :

|  |          |
|--|----------|
| The Anglo-Japanese Gazette . . . . .                       | Londres. |
| Ost Asien . . . . .  | Berlin.  |
| Le Nouveau Monde . . . . .                                 | Paris.   |
| L'Africaine et les Actualités diplomatiques et coloniales. | id.      |
| La Vie Cosmopolite. . . . .                                | id.      |

Pour tous renseignements concernant la Bibliothèque, s'adresser à M. Arcambeau, archiviste-bibliothécaire, au siège de la Société, Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente.

---

L'Insigne de la Société, dont le modèle est dû au peintre Félix Régamey, a été exécuté par M. Henri Nocq, le réputé graveur en médailles ; ce bijou emprunte à la collaboration gracieuse de ces deux artistes, une valeur artistique toute spéciale.

Frappé en argent, à fleur de coin par la Monnaie, l'Insigne est livré, avec son ruban aux couleurs Franco-Japonaises, pour 12 francs, aux Membres, à leur entrée dans la Société.

Un album qui contiendra les portraits photographiques des membres de la Société, est en préparation. Ceux qui ne se sont pas encore exécutés sont instamment priés de se rendre chez M. Roger Sazerac, photographe, 43, rue de Londres, qui, étant des nôtres, a bien voulu se charger de l'exécution des clichés. A chacun une épreuve est remise à titre gracieux.

Pour finir, le Secrétaire, sans attendre la prochaine Assemblée générale, est heureux de pouvoir annoncer les dons précieux que la Société vient de recevoir, dont le caractère et l'importance sont caractéristiques.

Le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts nous assure une subvention annuelle de mille francs.

Le gouvernement Japonais nous a donné deux mille francs. Enfin, un de nos membres, M. Chevalier, a distrait une maison de sa propriété de Grenelle, pour la mettre à la disposition des Japonais de passage à Paris, libéralité à laquelle s'est largement associé le prince Itchijo.

Ajoutons à ces bonnes nouvelles, des adhésions assez nombreuses : aujourd'hui nous sommes plus de deux cents.

Nous espérons que le Bulletin d'adhésion, joint à ce fascicule, nous reviendra rempli. Nous comptons pour cela sur le zèle de nos Sociétaires. Ils savent le prestige du *nombre*, l'influence qu'il confère et comme il rend possible tout le bien qu'on veut faire.

Nous ne serons jamais assez nombreux.

Nous avons le plaisir d'annoncer qu'un Cours de langue japonaise a été organisé depuis quelques mois par la *Société pour la propagation des Langues étrangères en France*, grâce à l'initiative de son vice-président, le Dr J. Deniker. Ce Cours, qui a lieu à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, lundi et jeudi, à 8 heures et demie du soir, a pour professeur M. Joffroy, de l'Imprimerie nationale, qui a séjourné longtemps au Japon. Ajoutons que le Cours a déjà donné les meilleurs résultats, et qu'on peut y assister moyennant la faible cotisation annuelle de 6 fr. ou de 2 fr., suivant qu'on veut être membre de la Société ou simplement auditeur libre.

*Le Gérant* : F. RÉGAMEY.